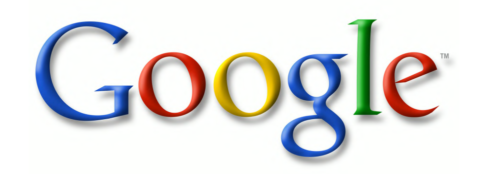




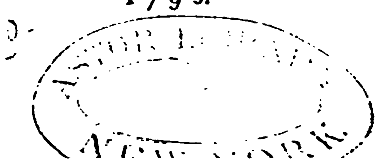
COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.

VIES
ET
APOPHTHEGMES
DES
PHILOSOPHES GRECS,

RECUEILLIS ET TRADUITS
PAR P.-CH. LEVESQUE.



A PARIS,
Chez DEBURE L'AÎNÉ, rue Serpente ;
Et P. DIDOT L'AÎNÉ, imprimeur, rue Pavée-des-Arcs.
L'AN III[e] DE LA RÉPUBLIQUE.
1795.



VIES
ET
APOPHTHEGMES
DES
PHILOSOPHES GRECS.

CONSIDÉRER des philosophes en action, assister à leurs travaux et à leurs entretiens, ce n'est pas étudier moins fructueusement la morale que de parcourir les sages maximes répandues dans les écrits de ceux dont les ouvrages sont parve-

VIES
ET
OPHTHEGMES
DES
HILOSOPHES GRECS.

NSIDÉRER des philosophes
action, assister à leurs tra-
x et à leurs entretiens, ce
t pas étudier moins fruc-
usement la morale que de
courir les sages maximes ré-
dues dans les écrits de ceux
t les ouvrages sont parve-

VIES

ET

APOPHTHEGMES

DES

PHILOSOPHES GRECS.

Considérer des philosophes
en action, assister à leurs tra-
aux et à leurs entretiens, ce
'est pas étudier moins fruc-
eusement la morale que de
rcourir les sages maximes ré-
ndues dans les écrits de ceux
t les ouvrages sont parve-

nus jusqu'à nous. C'est ainsi que déja nous avons donné succinctement les vies des sages de la Grece et les mots les plus remarquables qui leur sont attribués. Nous allons suivre le même plan à l'égard de quelques uns des philosophes les plus célebres de l'antiquité. Des maximes toutes ſaites épargnent aux lecteurs la peine de penser par eux-mêmes : les actions et les discours des sages donnent aux lecteurs le plaisir de penser, et de convertir ces actions et ces discours en maximes.

EMPÉDOCLE.

EMPÉDOCLE, d'Agri[illegible] Sicile, florissoit vers [illegible] du cinquieme siecle [illegible] ere. Il hérita de [illegible] grande fortune, et [illegible] pas qu'il l'ait mép[illegible] méprisa la royauté [illegible] citoyens lui offri[illegible] mes. Il leur rapp[illegible] qu'ils mettoient [illegible] plaça son orgueil [illegible] entre eux l'égalité.

Agrigente, dans [illegible] sous le joug ari[illegible] mille citoyens; ils [illegible]

dant trois ans de leur pouvoir usurpé : mais Empédocle, qui n'avoit pas voulu dominer sur sa patrie, ne souffrit pas qu'elle eût d'autres maîtres; il y ramena le régime démocratique.

Mais telle est la foiblesse de l'humanité, que ce même homme qui n'avoit pas voulu être roi eut, dit-on, la vanité de vouloir être un dieu. Il est certain du moins qu'il avoit la prétention de faire des miracles, de calmer l'impétuosité des vents et d'animer leur fureur, de faire succéder la sécheresse à la pluie, et les pluies abondantes à la sécheresse; de rappeler même à son gré les morts de l'empire de Pluton. Non

seulement il croyoit ou feignoit de croire posséder ces secrets, mais pouvoir même les communiquer aux autres. C'étoit l'objet d'un de ses poëmes, qui est perdu, comme tous ses écrits, et dont il ne nous reste que les premiers vers.

Philosophe dans la spéculation, ami du luxe dans la pratique, il paroissoit aux jeux olympiques et dans les différentes villes où il affectoit de se montrer, brillant du faste le plus imposant, vêtu de robes de pourpre, la tête ceinte de couronnes, tenant en mains des guirlandes, et suivi d'un nombreux cortege de valets. Autrefois le pauvre Homere

avoit gagné sa vie à chanter ses vers. Empédocle jouissoit du plaisir d'entendre chanter les siens dans les jeux de la Grece par des hommes qui vivoient du récit de ses ouvrages.

Il avoit adopté en partie la doctrine apportée de l'Asie et de l'Egypte par Pythagore. Il ne se nourrissoit de même que de végétaux; il croyoit de même que les ames se purifient en passant par les corps de différents hommes et de divers animaux avant de se rejoindre à la substance de l'être suprême dont elles sont émanées; il établissoit de même entre le Dieu suprême et l'homme plusieurs classes graduées de dieux et de

génies. Il considéroit l'univers entier comme un grand animal qu'un même esprit anime : une intelligence unique agite la masse des êtres et se mêle à ce corps immense. C'est dans l'Inde qu'on trouve le berceau de toutes ces opinions.

On prétend qu'Empédocle voulut en imposer même en quittant la vie, et persuader aux hommes que, sans mourir, il avoit abandonné la terre pour se réunir aux dieux. Un jour, dit-on, qu'il offroit un sacrifice, il invita un grand nombre de ses amis à cette solemnité. Les convives, après le repas, se livrerent au plaisir de la promenade. Empédocle resta seul :

à leur retour ils ne le trouverent plus. Mais le lendemain un homme, aposté sans doute pour accréditer l'imposture, déclara qu'il avoit entendu pendant la nuit une voix forte appeler Empédocle, et qu'ensuite ses yeux avoient été frappés d'une lumiere éclatante. Sur ce rapport, il fut résolu de l'honorer par des prieres et des sacrifices. Empédocle avoit cru pouvoir cacher pour toujours le secret de sa mort ; mais ce secret fut trahi par une de ses chaussures qui fut trouvée sur le cratere de l'Etna, où il s'étoit précipité.

Ce récit a obtenu du crédit dans l'antiquité. Comme il n'est pas exempt de malignité et

qu'il répand du ridicule sur la mémoire d'un homme célebre, il n'est pas étonnant qu'on lui ait donné la préférence sur une autre tradition plus simple, et peut-être plus conforme à la vérité. Elle porte que, pendant un voyage d'Empédocle, ses ennemis (car on en a toujours quand on n'est point obscur) obtinrent qu'il lui seroit défendu de rentrer dans sa patrie, et qu'il finit ses jours loin de la Sicile et de l'Etna, dans le Péloponnese, sans que l'on sache à quelle époque ni de quelle maniere il termina sa vie.

Il disoit aux Agrigentins ce qu'on peut répéter à tous les peuples riches et florissants :

« Vous vous livrez aux plaisirs « comme si vous deviez mourir « demain, et vous bâtissez aussi « solidement vos maisons que si « vous ne deviez jamais mou-« rir. »

Quelqu'un se plaignoit devant lui de ne pouvoir trouver un sage. « Je le crois bien, re-« prit Empédocle ; car pour « chercher un sage il faut être « sage soi-même. »

ANAXAGORAS.

ANAXAGORAS naquit à Clazomene, 466 ans avant notre ere. Dire qu'il reçut le jour dans une ville d'Ionie, c'est presque annoncer le génie joint à la grace et à la douceur. Né riche comme Empédocle, il abandonna sa fortune pour se livrer sans embarras et sans distraction à l'étude de la philosophie. Il crut même devoir faire à ce goût si noble un sacrifice plus grand encore, en s'éloignant de sa patrie, et rompant ainsi tous les liens qui auroient pu nuire à la liberté de

ses spéculations. Mais un sage travaille pour sa patrie par-tout où il acquiert de nouvelles lumieres, puisqu'elle doit en partager l'éclat.

Thalès, Pythagore, tous les philosophes avoient reconnu un Dieu; mais ils ne sembloient pas l'avoir assez distingué du TOUT auquel ils l'avoient intimement lié comme une ame motrice du grand corps qu'elle animoit. Les pythagoriciens surtout et les philosophes qui, sans se réclamer de cette école, en adoptoient plusieurs principes, faisant le TOUT éternel et immuable, n'y donnoient à la divinité qu'une fonction administrative, et lui ôtoient la

puissance ordonnatrice, puisqu'ils supposoient que l'ordre avoit toujours existé. Je ne parle point ici d'une puissance créatrice ; car je ne crois pas que l'antiquité ait jamais eu l'idée d'une véritable création, c'est-à-dire d'une extraction du néant.

Anaxagoras distingua plus nettement que ses prédécesseurs la divinité ordonnatrice de la matiere ordonnée. Le commencement de son livre nous a été conservé. Il y disoit : « Toutes les parties de la matiere étoient confondues ensemble ; l'intelligence les sépara et les mit en ordre ». Cet énoncé du philosophe fit une

si grande impression sur l
prits, qu'on lui donna a
même le surnom d'intellig
Il expliquoit l'organis
de tout ce qui existe p
rapprochement de parties
blables entre elles qui
nissoient après avoir été
bord indistinctement co
dues. Dans leur premier
ordre elles n'avoient pré
qu'un affreux chaos ; mis
ordre par l'intelligence,
formerent le monde que
admirons. Les os furent
més de particules osseuse
chairs de particules char
le sang d'un grand nomb
guttules de sang réunie
furent des particules d'

sensibles qui formerent le plus précieux des métaux, et la terre fut formée de particules innombrables de terre.

Qui croiroit que ce philosophe, devenu célebre par l'hommage qu'avoit rendu son génie au suprême ordonnateur de l'univers, dût voir empoisonner ses vieux jours par une accusation d'impiété? Mais il avoit eu entre ses disciples ce Périclès qui conserva tant d'années l'administration de la république d'Athenes. Les ennemis de Périclès, pour parvenir jusqu'à lui, l'attaquerent dans le maître qu'il continuoit de chérir. Anaxagoras enseignoit que la lune étoit un globe

à-peu-près semblable à la terre, qui avoit des habitants, des montagnes et des vallées, et que le soleil étoit un globe enflammé, plusieurs fois plus grand que la terre. Malheureusement le peuple croyoit que le soleil et la lune étoient des divinités. Peut-être les ennemis de Périclès se moquoient-ils en secret de l'erreur du peuple ; mais ils feignirent de l'adopter parce-qu'elle leur fournissoit l'occasion de faire du mal, et ils crierent à l'impiété sur le philosophe. Il prit la fuite. « Te « voilà privé des Athéniens, lui « dit quelqu'un ». « Dis plutôt « qu'ils sont privés de moi, re« partit le sage ». Il avoit le

juste orgueil de sentir que ses persécuteurs, en l'éloignant d'Athenes, faisoient plus de mal à leurs concitoyens qu'à lui-même.

Il apprit qu'en son absence on l'avoit condamné à mort. « C'est un arrêt, dit-il, que « depuis long-temps la nature a « porté contre mes juges aussi « bien que contre moi. »

Ce fut dans son exil qu'il apprit la mort de ses fils. « Je sa- « vois bien, dit-il, qu'ils étoient « mortels ». Ce mot fut répété dans la suite par Xénophon.

Quand il quitta Clazomene quelqu'un lui dit : « Vous ne « vous souciez donc pas de votre « patrie »? — « Je ne m'occupe

« que d'elle , répondit-il en « montrant le ciel. »

On le plaignoit de ce qu'il finiroit ses jours dans une terre étrangere. « De quelque endroit « que l'on parte, dit-il, le che-« min est égal pour le séjour des « morts. »

Il vit la fastueuse sépulture de Mausole : « Voilà un magni-« fique tombeau ! c'est l'image « d'une grande fortune changée « en pierres. »

Périclès, distrait par les grandes affaires de l'administration, oublia son maître et son ami quand il ne l'eut plus près de lui. Anaxagoras, abandonné et réduit à la misere, résolut de se laisser mourir de faim. Péri-

clès apprend cette résolution ; il accourt, il emploie les raisons, les prieres, les larmes, pour arracher le philosophe à ce funeste dessein. « Daignez « au moins, lui disoit-il, vous « conservèr pour moi à qui vous « êtes si nécessaire ». Le sage, à ces mots, écartant un peu la couverture qui lui cachoit le visage, se contenta de répondre : « Périclès, quand on « a besoin d'une lampe, il faut « y entretenir de l'huile. »

« que d'elle, répondit-il en « montrant le ciel. »

On le plaignoit de ce qu'il finiroit ses jours dans une terre étrangere. « De quelque endroit « que l'on parte, dit-il, le che« min est égal pour le séjour des « morts. »

Il vit la fastueuse sépulture de Mausole : « Voilà un magni« fique tombeau ! c'est l'image « d'une grande fortune changée « en pierres. »

Périclès, distrait par les grandes affaires de l'administration, oublia son maître et son ami quand il ne l'eut plus près de lui. Anaxagoras, abandonné et réduit à la misere, résolut de se laisser mourir de faim. Péri-

clès apprend cette résolution ; il accourt, il emploie les raisons, les prières, les larmes, pour arracher le philosophe à son funeste dessein. « Daignez « au moins, lui disoit-il, vous « conserver pour moi à qui vous « êtes si nécessaire ». Le sage, à ces mots, écartant un peu la couverture qui lui cachoit le visage, se contenta de répondre : « Périclès, quand on « a besoin d'une lampe, il faut « y entretenir de l'huile. »

ZÉNON D'ÉLÉE.

On croit Zénon d'Élée disciple de Parménide, philosophe législateur, qui donna de si bonnes loix à sa patrie que tous les ans les magistrats en faisoient jurer aux citoyens l'observation. Il prétendoit qu'il n'existe pas de vuide dans la nature ; opinion enseignée dans la suite par Aristote, adoptée par Descartes, rejetée par Newton, et renouvelée par Euler, qui l'a revêtue de nouvelles preuves. Ce fut Zénon qui inventa la dialectique, c'est-à-dire qu'il fit du raisonnement un art, en le sou-



mettant à des formes qui en manifestent la justesse ou l'erreur. Cet art a été perfectionné par Aristote.

Zénon avoit laissé des écrits dont les anciens admiroient le grand sens, mais dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Il étoit ennemi des grands, et il évitoit de se répandre dans la corruption des grandes villes. Cependant, en fuyant le trouble des bruyantes sociétés, il n'étoit pas indifférent à l'opinion publique ; et, pour prix de ses vertus, il croyoit mériter qu'elle lui fût favorable. Aussi l'insulte le blessoit-elle vivement. Quand on lui reprochoit cette sensibilité : « Si j'étois, répondoit-il,

« insensible à l'outrage, il fau-
« droit que je le fusse aussi au
« bien qu'on peut dire de moi. »

Il conspira contre Néarque, qui avoit usurpé la tyrannie dans la ville d'Élée. La conspiration fut découverte. Appliqué à la torture et interrogé sur ses complices, il nomma tous les amis du tyran, pour les rendre victimes de sa férocité et le laisser sans appui. Néarque, après les avoir fait mourir, lui demanda s'il connoissoit d'autres coupables : « Toi-même,
« répondit Zénon ; toi, qui fais
« le malheur de ta patrie ». Puis se tournant vers le peuple : « Il
« faut que vous soyez bien lâ-
« ches, dit-il, si par la crainte

« des tourments que j'endure « vous vous soumettez à la ty- « rannie ». Après avoir prononcé ces mots, il se coupe la langue avec les dents et la crache au visage de Néarque. Les uns racontent que le peuple se souleva et massacra le tyran ; d'autres, que le sage fut pilé dans un mortier.

DÉMOCRITE.

Démocrite naquit à Abdere dans la Thrace, au sein de la plus grande fortune. Son pere eut assez d'opulence pour recevoir dans sa maison avec la somptuosité convenable Xerxès, ce roi si fastueux des Perses. Le jeune Démocrite reçut une éducation conforme à la richesse de sa maison ; on croit même qu'il eut entre ses précepteurs des mages et des Chaldéens que Xerxès avoit laissés auprès de son pere. Si cela est vrai, il reçut de ces maîtres des leçons de la philo-

sophie asiatique. On sait que c'est en Asie que sont nées les idées qui ont servi de premier fondement à la philosophie, et qui ont nui à ses progrès en l'embarrassant d'erreurs théologiques, cosmogoniques, métaphysiques, dont, après tant de siecles, elle n'est pas encore entièrement délivrée.

Après la mort de son pere et dans le partage qu'il fit avec ses freres, Démocrite prit pour lui la moindre portion du patrimoine, celle qui consistoit en argent comptant, et il la consacra aux frais des voyages qu'il méditoit. Il parcourut l'Egypte et l'Ethiopie, une grande partie de l'Asie, et pénétra, dit-on,

jusques dans l'Inde. On ne peut douter qu'il n'ait eu des conférences philosophiques avec les Chaldéens de Babylone.

Il revint dans sa patrie la tête ornée des connoissances qu'il avoit recueillies avec tant de peine : mais il les avoit acquises au prix de sa fortune ; et, suivant les loix de sa patrie, il devoit être livré au déshonneur et privé de sépulture après sa mort pour avoir dissipé son patrimoine. Mais il lut à ses concitoyens assemblés sa description du monde ; et cet écrit fut estimé d'une assez grande valeur pour balancer les sommes que l'auteur avoit dissipées. Au lieu d'être soumis à la peine

portée par la loi, il fut récompensé par des statues d'airain érigées en son honneur, et, après sa mort, ses funérailles furent célébrées aux frais du public.

Il mena la vie qui convenoit à son caractere et à la pauvreté glorieuse à laquelle il s'étoit réduit. Il n'étoit pas de ces philosophes qui cherchent à se montrer par-tout, à attirer sur eux les regards, et ressemblent moins à des sages qu'à des charlatans, qui appellent le peuple autour de leurs treteaux. Il cachoit sa vie aux hommes pour la leur rendre utile par ses méditations ; et souvent, pour se mieux recueillir, il s'enseve-

lissoit dans le silence et la solitude des tombeaux.

Il n'étoit presque aucune science dont il n'eût traité. Cicéron dit qu'il écrivoit clairement ; et c'est rendre témoignage à la netteté de son esprit ; car la clarté du style suit le bon ordre des idées. Il existe un beau monument antique digne d'illustrer l'homme de génie qui l'a élevé, et notre philosophe dont il perpétue la doctrine ; c'est le poëme de Lucrece. C'est là qu'on trouve, brillantes de tout l'éclat qu'elles empruntent de la poésie, les pensées et le système du sage d'Abdere. Mais on n'y trouve pas tout le résultat de ses méditations sur l'immense va-

riété d'objets qu'il avoit embrassés. Ses études opiniâtres ne diminuoient rien de sa gaieté naturelle. Le sage Héraclite ne pouvoit retenir ses larmes quand il paroissoit en public. Il pleuroit sur les malheurs, sur les crimes, sur les foiblesses, sur la fragilité de la nature humaine. Dans les mêmes circonstances, plus sage encore, Démocrite rioit : il trouvoit que les plus graves occupations des hommes, les objets de leurs plus grands efforts, les causes de leurs peines, celles de leurs plaisirs, ne méritoient que d'exciter le rire du philosophe.

En qualité de physicien, Démocrite faisoit tout dans la

nature avec des atomes et du vuide. En qualité de moraliste, il donnoit comme la fin que l'homme doit se proposer, le bon état de l'ame : il l'appeloit *euthymia*, *euesto ;* et c'est ce que Séneque a traduit par *tranquillité.* Il ne faut pas confondre ce état avec la volupté, comme le faisoient, au rapport de Diogene-Laërce, des gens qui entendoient mal la doctrine de notre philosophe : c'est la situation délicieuse d'une ame calme et paisible, qu'aucune crainte ne trouble, qu'aucune superstition ne tourmente, que n'agite aucune passion immodérée. Ce fut par ce calme des passions que Démocrite vécut plus d'un siecle.

Il disoit que, pour se bien porter, il falloit s'enduire le dedans de miel et le dehors d'huile. Je crois que par ce précepte de santé il vouloit recommander la douceur des passions et l'exercice : on sait que les anciens se frottoient d'huile avant de s'exercer.

Occupé toute sa vie de la recherche de la vérité, il reçut de ses contemporains le surnom de sagesse : mais lui-même disoit que la vérité étoit cachée au fond d'un abyme.

Il prétendoit que les discours étoient l'ombre des actions. S'il entendoit que les discours sont l'image des actions comme l'ombre est l'image du corps, sa

pensée n'est pas d'une application générale : bien des hommes agissent mal et parlent bien. Erasme entendoit autrement ce mot : il a cru qu'il signifioit que la louange ou le blâme suit les actions comme l'ombre suit le corps.

La perte la plus chere, suivant Démocrite, étoit celle du temps.

« Qui trouve un bon gendre,
« disoit-il, trouve un fils : qui
« en trouve un mauvais perd sa
« fille. »

« On fait bien des efforts
« pour chercher les biens, et
« c'est à peine qu'on parvient
« à les trouver ; mais on trou-
« ve les maux sans les cher-
« cher. »

SOCRATE.

Socrate naquit à Athenes 469 ans avant l'ere vulgaire. Son pere étoit un sculpteur nommé Sophronisque, et sa mere une sage-femme appelée Phénarete. Il paroît que le sculpteur Sophronisque ne s'acquit aucune célébrité dans son art et n'y fit aucune fortune. C'étoit un de ces ouvriers employés par les dévots à faire des Hermès : on appeloit ainsi des têtes portées sur des gaînes qu'on voyoit au devant de toutes les maisons.

Socrate, dans sa premiere

jeunesse, suivit la profession de son pere, ou plutôt il en reçut des leçons, mais il ne la suivit pas. Il est vrai qu'on voyoit dans la citadelle d'Athenes les trois Graces drapées, qu'on soupçonnoit être son ouvrage : mais je pense qu'elles étoient de quelque autre sculpteur du même nom qui eut du talent. Comme le philosophe eut bien plus de célébrité que le statuaire, et que d'ailleurs on savoit qu'il avoit manié fort jeune les instruments de la sculpture, on se plut à lui attribuer ces ouvrages de l'art. On sait qu'il n'est pas accordé à l'adolescence d'exceller dans cet art si difficile. Socrate étoit

trop jeune quand il l'abandonna, pour avoir déja fait trois figures qui méritassent d'être citées avec éloge dans la patrie des arts.

Après avoir quitté la sculpture, il fréquenta l'école d'Anaxagoras, d'où il passa dans celle d'Archelaüs, qui professoit sur-tout la morale. Il s'appliqua tout entier à cette utile partie de la philosophie, et fit toute sa vie peu de cas des autres. C'est en quoi il ne fut pas assez imité par ses successeurs, dont la plupart se perdirent dans le labyrinthe d'une vicieuse métaphysique.

Il sacrifioit volontiers aux Graces, et vouloit que sa mo-

rale fût saine, mais non chagrine. Austere dans sa maniere de vivre, il ne se refusoit pas à partager la gaieté des festins, et ne fuyoit pas même les entretiens des plus fameuses courtisannes d'Athenes. Ces femmes cultivoient leur ésprit, acquéroient des talents, étoient d'un entretien agréable, et adoucissoient dans la société l'âpreté naturelle des hommes; tandis que les femmes honnêtes vivoient dans la plus profonde retraite et aussi dans la plus profonde ignorance. Socrate, qui passa pour habile dans la rhétorique, en avoit reçu des leçons d'Aspasie, cette célebre courtisanne qui, par son esprit et ses talents, fixa

les voeux de Périclès dans un âge où elle avoit perdu la premiere fleur de la beauté. Il reçut d'une autre courtisanne, nommée Diotime, des préceptes sur les matieres d'amour; et le sage, dans ses leçons, se plut toujours à mêler des idées d'amour aux idées philosophiques: c'étoit le miel dont il adoucissoit l'amertume des principes moraux.

Il étoit pauvre; mais il étoit assez riche puisqu'il méprisoit les richesses. Ce mépris assuroit son bonheur. Il ne desiroit rien de ce que la fortune ne lui permettoit pas d'acquérir. Voyant de brillantes marchandises exposées en vente: « Que « de choses, dit-il, dont je n'ai « pas besoin! »

Il disoit que l'homme qui a le moins de besoins est celui qui se rapproche le plus des dieux.

Non moins homme de goût que philosophe, il aimoit tous les arts d'agrément ; il dansoit souvent et regardoit cet exercice comme utile. Il apprit fort tard à jouer de la lyre. Raillé à ce sujet, il répondit par ce mot de Solon : « Il vaut mieux ap« prendre tard que de rester « ignorant. »

Quoiqu'il marchât nu-pieds et qu'il fût vêtu d'une maniere conforme à sa pauvreté, il mettoit quelquefois du soin dans sa parure, comme lorsqu'il fut invité à un banquet

chez Phédon. Les philosophes cyniques se firent gloire, dans la suite, des haillons qu'ils affectoient de porter. Le véritable sage porte sans rougir des habits grossiers, s'il y est obligé par l'état de sa fortune : mais, loin d'affecter une négligence et une mal-propreté cyniques, il donne de la décence aux vêtements simples et même pauvres qui le couvrent; et c'est une déférence qu'il doit à ceux avec lesquels il est obligé de vivre. La simplicité pare les hommes; le délabrement les déguise; la mal-propreté les dégrade.

La physique étoit chez les anciens dans un tel état de foi-

blesse, que Socrate eut raison de la regarder comme un objet de vaine curiosité, qui n'intéressoit pas immédiatement les hommes. C'étoit à la morale seule qu'il appliquoit son esprit; c'étoit cette partie de la philosophie que seule il enseignoit; et il en tenoit école partout, dans les rues, dans les boutiques, dans les atteliers, dans les marchés : il forçoit en quelque sorte tous ceux qu'il rencontroit à recevoir ses leçons.

Chéréphon, l'un de ses disciples, consulta l'oracle sur la personne de son maître. La Pythie, qui probablement ne connoissoit pas le philosophe, mais

que Chéréphon avoit eu soin de bien payer, fit la réponse qu'on lui avoit dictée, et prononça que Socrate étoit le plus sage des hommes. Athenes étoit remplie de fous qui avoient la prétention d'être sages; ce furent autant d'ennemis déchaînés contre Socrate. Il ne put les désarmer, quoiqu'il affectât de donner aux paroles de l'oracle une interprétation modeste. « Peut-être, disoit-il, le dieu « a-t-il rendu de moi ce témoi-« gnage parceque les autres « s'enorgueillissent de ce qu'ils « croient savoir, tandis que « moi je sais seulement que je « ne sais rien. »

Socrate eut un grand mal-

heur, celui d'offenser l'orgueil des hommes au lieu de le ménager. Tout ennemi qu'il étoit des sophistes, il n'étoit pas exempt lui-même de sophismes ; il les employoit même à humilier ceux avec lesquels il disputoit, et il disputoit avec tout le monde. Comme il affectoit une extrême ignorance, sa méthode étoit d'interroger en homme qui veut s'instruire, et de ne pas répondre, parcequ'on n'a rien à répondre quand on ne sait rien. En se rendant ainsi maître des questions, il en faisoit de captieuses, jetoit le répondant dans l'embarras, et le conduisoit à faire des réponses absurdes, dont il ne manquoit

pas de lui faire sentir toûte l'absurdité. Toujours il étoit armé d'une dialectique pointilleuse : elle consistoit sur-tout à faire des questions naïves en apparence et quelquefois même puériles, qui ne permettoient qu'une courte réponse par *oui* ou par *non*, à dégoûter celui qu'il interrogeoit, à l'ennuyer, à le promener d'objets en objets, à lui faire perdre de vue la question principale, à lui présenter des rapports entre des choses qui n'en avoient pas, à l'étourdir, à tirer de lui des aveux qu'il n'auroit pas dû faire, et, lorsqu'il s'en appercevoit et perdoit la tête, à l'entraîner enfin à une conclusion non

ılement contraire à la vérité,
ıis à ses propres sentiments.
Il lui arrivoit quelquefois
ètre battu par ceux qu'il
ussoit trop vivement de ques-
ns; on lui arrachoit les che-
ux, on le poursuivoit du
ɔins avec les plus dures rail-
ies. Il est vrai que dans ces
casions il faisoit admirer sa
tience, et que, s'il avoit été
u sage de s'attirer ces traite-
ɔnts, il montroit sa sagesse
ns la maniere dont il les sup-
rtoit. Quelqu'un lui donna
coup de pied. On étoit
ɔnné que Socrate souffrît
tte insolence. « Eh bien! que
devrois-je donc faire?—L'ap-
peler en justice.—Quoi donc!

« si un âne me donnoit un coup « de pied, me conseilleriez-« vous de lui faire un procès»? Il trouvoit étrange qu'on ne souffrît pas d'un brutal ce qu'on souffriroit d'une brute.

Ce qui lui attira sur-tout des haines bien dangereuses, c'est que des jeunes gens des meilleures familles, enchantés de la maniere dont il réfutoit et confondoit tout le monde, tâchoient de l'imiter, et ne rencontroient pas un homme qu'ils ne se missent en devoir de lui faire avouer sa sottise. Les peres étoient affligés de voir leurs enfants changés en d'impudents cyniques qui aboyoient aux passants, et ils ne pardonnoient

pas au philosophe que cette jeunesse prenoit pour modele.

Les ennemis que lui avoit faits son caractere railleur, vice d'esprit incommode, mais pardonnable, parvinrent à le conduire à sa perte. Anytus, qu'il avoit offensé par des représentations trop sinceres sur la conduite et la mauvaise éducation de son fils, et Lycon, orateur alors estimé du peuple, et dont Socrate n'avoit peut-être pas goûté l'éloquence, exciterent contre lui Mélitus, jeune poëte médiocre. Celui-ci se chargea de l'accusation. Elle portoit que Socrate ne croyoit pas aux dieux que révéroit la république, et qu'il corrompoit la

jeunesse. Ces deux chefs d'accusation ont été solidement réfutés par Xénophon dans ses *Mémoires sur Socrate*(1). C'est l'ouvrage qui fait le mieux connoître le caractere et la morale théorique et pratique de ce philosophe.

Il fut condamné à boire la ciguë, et rendit le dernier soupir au milieu de ses amis, en les entretenant sur l'immortalité de l'ame. Ainsi mourut, condamné comme impie et comme corrupteur, l'un des hommes de l'antiquité qui paroît avoir eu les mœurs les plus pures, celui des philosophes

(1) Ces Mémoires, sous le titre d'*Entretiens mémorables de Socrate*, font partie de cette collection.

qui fut peut-être le plus religieux, et qu'on peut même accuser de superstition : car il paroît que c'étoit de bonne foi qu'il croyoit avoir un génie familier qui l'avertissoit de ce qui lui pouvoit être nuisible ; qui ne le poussoit jamais à aucune action, mais qui souvent le détournoit d'agir. Il paroît avoir cru de bonne foi au charlatanisme de la divination, et l'on peut penser qu'il fut lui-même dupe de l'oracle que Chéréphon acheta sans doute, sans lui faire confidence de son marché avec les ministres du temple. On sait que, dans les affaires dont l'issue étoit incertaine, il conseilloit à ses amis de consulter les oracles.

Les Athéniens, après l'avoir condamné, se livrerent bientôt à un juste repentir. Ils fermerent les gymnases et les palestres en signe de deuil, punirent de mort Mélitus, exilerent les autres accusateurs du sage, et lui erigerent une statue d'airain.

Ce qui est remarquable, c'est que Socrate fut mis à mort comme impie par des païens, et que Justin, martyr du christianisme, le met au rang des chrétiens, parcequ'il croyoit un Dieu suprême, supérieur aux autres dieux. Cette singularité s'explique aisément quand on sait que Justin étoit en même temps chrétien et philosophe platonicien : c'étoit être à-la-

fois de l'école du Christ et de celle de Socrate.

Ce philosophe avoit joui de peu de considération pendant sa vie. Un homme pauvre, mal vêtu, courant nu-pieds après les passants, les arrêtant, les accablant de questions, leur donnant malgré eux au milieu des rues et des places des leçons de morale, leur reprochant leurs vices, leurs erreurs, leur amour pour les richesses, le mauvais emploi qu'ils en faisoient; cet homme que sa femme battoit en plein marché, qui souvent étoit frappé, tiraillé, conspué par les passants dont ses éternelles questions lassoient la patience, devoit être un objet

de ridicule aux yeux d'un peuple railleur tel que les Athéniens. Et cependant ce même homme, qui n'avoit rien écrit dans toute sa vie, qui seulement dans sa prison fit à Apollon un hymne qu'on ne paroît pas avoir été curieux de recueillir, et mit en vers quelques fables d'Ésope; cet homme dont il ne resta que quelques uns des entretiens recueillis par ses disciples et parés du charme de leur style; cet homme, après sa mort, a été regardé comme le plus grand des philosophes, et quelquefois comme le premier des hommes On lui éleva une chapelle comme à une divinité. D'où lui vint tant de gloire après

tant d'opprobre? C'est qu'il fut le martyr de la philosophie, et que tout ce qui tenoit à la philosophie s'honora d'avoir un martyr; c'est qu'un homme qui meurt pour des opinions fait croire par sa mort que ces opinions sont d'une grande importance; c'est qu'un supplice frappe bien plus l'imagination que des raisonnements, et sert de preuve irréfragable en l'absence de toute autre preuve; c'est que si le malheureux supplicié n'a rien écrit, l'imagination met tout le prix qu'elle veut à sa doctrine; c'est que presque tous les philosophes qui brillerent dans la Grece après Socrate étoient sortis de

son école, ou avoient eu des ma
tres descendus de cette écol
c'est que par conséquent il fu
regardé comme le chef de tou
tes les sectes philosophiques qu
partagerent les hommes éclair
ou envieux de le paroître, d
deux sectes sur-tout qui jet
rent le plus d'éclat, celle d
académiciens, et celle des sto
ciens; c'est que tous les sect
teurs de ces écoles satisfaisoie
leur orgueil et se relevoie
eux-mêmes en faisant les pl
pompeux éloges de Socrate
leur premier instituteur, en pr
sentant sa mort comme le scea
de leur doctrine; c'est qu'e
fin l'une de ces sectes, le pl
tonisme, devint avec le tem

une sorte de religion mystique, et que Socrate, si l'on peut s'exprimer ainsi, fut le saint et le patron de cette religion nouvelle. Enfin Socrate dut être un objet de vénération pour les chrétiens, parceque, dans le second siecle de notre ere, des philosophes platoniciens, qui se glorifioient de faire remonter leur doctrine jusqu'à Socrate, embrasserent le christianisme et en devinrent d'utiles apôtres.

Socrate disoit qu'il n'y avoit de bon que la science, de mauvais que l'ignorance.

Cette maxime seroit fausse si par science on entendoit ici ce qu'on appelle érudition;

mais la science dont parle S
crate est une science moral
une idée saine et précise d
bon, du juste, de l'honnête,
de leurs contraires. Il se fait pl
de mal par ignorance et par e
reur que par méchanceté.
les hommes savoient bien qu
c'est dans la vertu seule qu'i
trouveront le vrai bonheur, j
mais ils ne s'écarteroient de
vertu. S'ils étoient bien assur
que le mal qu'ils commettro
les privera du repos de l'ame
qui seul peut leur procurer
félicité, jamais ils ne se perme
troient de faire le mal. S'i
avoient une idée juste du vr
bien, ils ne consumeroient p
leur vie à la poursuite de bie

trompeurs ; s'ils avoient une idée précise du mal, ils ne le commettroient pas en croyant faire le bien. Si cette idée juste du bien et du mal étoit commune, des scélérats n'auroient pas rendu trop de fois les peuples égarés complices de leurs crimes qu'ils leur faisoient regarder comme des vertus; les ennemis de Miltiade n'auroient pu engager les Athéniens, qu'il avoit si bien servis, à le faire mourir dans les horreurs d'une prison; les ennemis de Socrate n'auroient pu engager ces mêmes Athéniens à lui faire boire la ciguë; les juges de Miltiade et de Socrate auroient prononcé sur ces hommes vertueux comme la postérité.

Socrate disoit qu'il ne fallc
pas demander aux dieux ur
femme richement dotée, c
l'opulence, des honneurs, d
pouvoir, une longue vie, ı
leur prescrire enfin ce qu'i
devoient faire en notre faveu
qu'ils savoient bien ce qui éto
bon et mauvais pour nous, ı
qu'il falloit leur demander sin
plement ce qui nous est avar
tageux.

Il vouloit que les sacrific
religieux se fissent au moins d
frais qu'il seroit possible. « Le
« dieux, disoit-il, n'ont pas b
« soin de ce qui appartient au
« hommes : ils considerent le
« affections et non les richesse
« de ceux qui les implorent

« Sans cela, comme les mé-
« chants sont ordinairement les
« plus riches, si les dieux étoient
« plus propices à leurs vœux
« qu'à ceux des gens de bien,
« c'en seroit fait de la nature
« humaine ». Cette maxime valut à Socrate la haine des prêtres. Ils vouloient qu'on fît aux dieux de riches offrandes, parceque c'étoit eux qui en profitoient.

Un jour Socrate attendoit des hôtes, et l'on ne trouvoit pas qu'il fît assez d'apprêts pour les recevoir. « Si ce sont de bons
« hôtes, répondit-il, ils seront
« toujours contents, et c'en est
« assez : sinon, c'en est encore
« trop. »

Il vouloit qu'on s'abstînt des mets qui excitent à manger quand on n'a pas faim, des boissons qui excitent à boire quand on n'a pas soif, puisqu'il ne faut faire usage des boissons et des aliments qu'autant que l'exigent les besoins du corps.

« La faim, disoit-il, est le « meilleur des assaisonnements; « elle ne coûte rien, et rend « agréables tous les mets. »

« Ceux, disoit-il, qui s'exer- « cent à la continence et à la « frugalité ont plus de plaisir et « moins de douleur que ceux « qui prennent beaucoup de « peine à rassembler de toutes « parts de quoi assouvir leur « appétit. Les plaisirs de l'in-

« tempérance donnent des re-
« mords, conduisent à la honte,
« à la misere, et causent même
« au corps plus de souffrances
« qu'ils ne lui procurent de vo-
« lupté. Ce qu'il y a de meilleur
« devient aussi par l'habitude
« ce qu'il y a de plus agréable. »

« Il est honteux, en se met-
« tant sous la servitude de la
« volupté, de se rendre tels que
« personne ne voudroit avoir
« de semblables esclaves. »

« La plus honteuse et la plus
« dure des servitudes est celle
« du malheureux qui est de
« corps et d'ame esclave des
« plaisirs. »

« Quelle espérance de salut
« reste-t-il à ceux qui se sont

« ainsi dégradés? Le seul vœu
« qu'on puisse former en leur
« faveur, c'est que, puisqu'il
« faut qu'ils soient esclaves, le
« ciel daigne leur accorder au
« moins de bons maîtres. »

« Quel est le moyen d'acqué-
« rir une bonne réputation ?
« c'est de se rendre tel que l'on
« veut paroître. »

« Veut-on passer pour un bon
« joueur de flûte; il faut être
« en état de faire ce que font
« les joueurs de flûte applaudis.
« De même, pour être bon ma-
« gistrat, il ne suffit pas d'avoir
« été élu magistrat par les suf-
« frages du peuple, il faut sa-
« voir encore gouverner un
« état. »

« Personne ne fait profession
« d'un métier sans l'avoir ap-
« pris ; mais on s'offre à rem-
« plir les magistratures sans
« avoir fait les études qui ap-
« prennent à les bien exercer.
« On blâmeroit celui qui pren-
« droit en main le timon d'un
« vaisseau sans connoître le pi-
« lotage : n'est-il pas encore plus
« blâmable celui qui prend le
« gouvernail d'une république
« sans aucun principe de la
« science du gouvernement ? Le
« véritable imposteur est moins
« celui qui emprunte une som-
« me d'argent qu'il ne peut ren-
« dre, que celui qui, sans con-
« noissances et sans talent, se
« donne pour capable de con-
« duire un état. »

« Il n'est pas de bien plus pré-
« cieux qu'un excellent ami ; il
« n'en est aucun dont on tire
« plus de profit, ni qui donne
« plus de plaisir. »

« Si nous avons une statue à
« commander, nous nous adres-
« sons à l'artiste de qui nous
« avons déja vu de bonnes sta-
« tues : pour nous faire des
« amis, adressons-nous à des
« hommes que nous ayons déja
« vus fideles et utiles en amitié. »

Socrate voyant un maître
maltraiter fortement son escla-
ve, lui demanda la cause de
tant de rigueur. « Comment !
« répondit le maître, il n'est
« pas d'esclave plus gourmand
« ni en même temps plus pa-

« resseux; il mange beaucoup « et ne fait rien ». — « A ce « compte, reprit Socrate, as-tu « bien examiné qui mérite le « plus d'être battu, de toi ou « de ton esclave »? Il seroit à souhaiter que chacun se fît à soi-même la question que Socrate faisoit à ce maître, et qu'il examinât s'il ne punit ou ne reprend pas dans les autres ce qu'il se pardonne à lui-même.

Un homme avoit envie d'aller à Olympie, mais la longueur du chemin l'effrayoit. « Sou« vent, lui dit Socrate, vous « vous promenez chez vous tout « le jour avant et après dîner : « mettez ensemble ces prome« nades de cinq ou six jours,

« et vous arriverez aisément à « Olympie ». C'est souvent l'imagination bien plus que de véritables difficultés qui nous détourne d'une entreprise.

Un homme se plaignoit d'être las d'un long chemin qu'il venoit de faire. « Mais, lui de« manda Socrate, votre valet « a-t-il pu vous suivre? — As« surément.—Alloit-il les mains « vuides? — Il portoit mon pa« quet. — Se plaint-il d'être las? « — Point du tout. — Et vous « ne rougissez pas de votre mol« lesse, vous qui, sans rien por« ter, êtes las de la marche, « tandis que votre valet ne se « plaint pas de lassitude quoi« qu'il portât votre paquet! »

Socrate disoit qu'un bouvier qui feroit dépérir son troupeau seroit un impudent s'il se donnoit pour un bon bouvier ; mais qu'un homme qui se trouveroit à la tête d'une république, et qui diminueroit le nombre des citoyens, seroit bien plus absurde encore s'il prétendoit bien gouverner.

« Ce qui est au-dessus de nous « n'a rien de commun avec « nous ». C'étoit la réponse que faisoit Socrate à ceux qui s'étonnoient de ce qu'il parloit toujours des mœurs, et jamais des astres ni des météores.

Il salua un jour un homme qui ne lui rendit pas le salut. Les amis qui étoient avec lui

furent piqués de cette impolitesse. « Eh quoi ! leur dit-il, « s'il passoit à côté de nous un « homme plus mal fait de corps « que nous ne le sommes, en « serions-nous offensés ? — Non. « — Pourquoi donc le serions- « nous parcequ'un homme est « plus mal fait que nous d'es- « prit ? »

« Il n'y a pas de meilleure « propriété que le loisir ». Socrate, en prononçant cette maxime, entendoit par un homme qui a du loisir celui qui est exempt d'affaires tumultueuses et dont l'ame n'est point agitée de passions : il étoit loin de confondre l'homme qui est de loisir avec l'homme inactif.

« Ceux, disoit-il, qui achetent à grands frais des fruits « précoces, désesperent apparemment de vivre jusqu'à leur « maturité. Sans cela il seroit absurde d'acheter cher de mauvaise marchandise, tandis « qu'avec un peu de patience « on pourroit l'avoir bonne et « à bon marché. »

Un jeune homme lui demandoit ce qui lui sembloit mieux de se marier ou de garder le célibat. « Prends celui des deux « partis que tu voudras, lui dit « Socrate, et sois sûr de t'en « repentir. »

Quelqu'un se plaignoit de n'avoir tiré aucun parti de ses voyages. « Je le crois bien, re-

« partit Socrate, car tu voyages « toujours avec toi. »

« J'admire, disoit-il, que les « sculpteurs mettent tout leur « art à faire ressembler des « pierres à des hommes, et que « tant d'hommes ne fassent au- « cun effort pour ne pas res- « sembler à des pierres. »

Il vouloit que les jeunes gens se regardassent souvent au miroir pour ne pas dégrader leur beauté par le vice s'ils avoient reçu de la nature le don de la beauté ; et, s'ils étoient laids, pour réparer leur laideur par leur éducation.

« Bien des gens, disoit-il, « vivent pour boire et manger ; « je bois et mange pour vivre. »

« Savez-vous bien, lui disoit « quelqu'un, que tel parle mal « de vous? – Et que m'importe « qu'il n'ait pas appris à bien « parler? — Mais comment! lui « disoit-on encore, n'êtes-vous « pas indigné des injures qu'on « vous dit? — On ne me dit pas « d'injures si je n'ai pas les vices « qu'on me reproche. »

Xantippe le grondoit un jour à la maison : las de l'entendre, il alla s'asseoir devant la porte ; cette femme, encore plus irritée de tant de sang froid, lui jeta de l'eau sale par la fenêtre. Les passants se mirent à rire, et Socrate rit encore plus fort. « Je m'attendois bien, dit-il, « qu'après un si grand tonnerre

« nous aurions de la pluie. »

On lui demandoit pourquoi il gardoit une si méchante femme. « En m'accoutumant, ré-« pondit-il, à supporter son « humeur, j'apprends à me plier « plus aisément à celle de toutes « les personnes avec qui j'ai à « vivre. »

Une fois il se promena devant sa porte jusqu'au soir. « Que « fais-tu là, Socrate? lui deman-« da quelqu'un. J'assaisonne « mon souper, répondit-il. »

Un physionomiste regardant Socrate dit que c'étoit un homme adonné au vin et au libertinage. Les disciples du sage se fâchoient et vouloient maltraiter cet homme. « Il a raison,

« dit Socrate; voilà ce que j'au-
« rois été si je n'avois pas cor-
« rigé mon naturel par la phi-
« losophie. »

Un soir il avoit amené Euthydeme souper chez lui. Pendant qu'ils conversoient ensemble, Xantippe en fureur vint accabler son mari d'injures; et comme il ne répondoit rien, elle finit par renverser la table. Euthydeme, troublé de cette scene, se levoit et alloit se retirer. « Qu'avez-vous donc? lui dit
« Socrate. L'autre jour que je
« soupois chez vous, une poule
« en volant n'a-t-elle pas ren-
« versé tout ce qui étoit sur la
« table? et nous ne nous som-
« mes pas fâchés. »

Il disoit que les hommes d
voient se plier aux usages
leur pays, et les femmes à l'h
meur de leurs époux.

Les juges, après son accus
tion, examinoient entre eux
quelle peine ils le condamn
roient. « Pour moi, leur dit-i
« je crois mériter d'être nou
« aux frais du public dans
« prytanée ». C'étoit une réco
pense qu'on accordoit aux
toyens qui avoient bien méri
de la patrie. Cette réponse fie
et digne d'un homme qui
rendoit témoignage à lui-mêm
de ce qu'il méritoit, ne fit qu'a
grir encore plus les juges.

Quand ils eurent prononc
son injuste arrêt, quelqu'u

s'écria, en s'adressant à Socrate : « Les Athéniens t'ont condamné à mort. — Et eux-mêmes, reprit-il, y sont condamnés par la nature. »

Sa femme pleuroit. « Quoi ! « tu mourras donc innocent », crioit-elle ! « Aimerois-tu « mieux, lui dit-il, que je mourusse coupable ? »

Apollodore lui envoya un manteau de prix pour qu'il s'en couvrît avant de rendre le dernier soupir. « Eh quoi ! dit-il, je « ne me contenterois pas pour « mourir du manteau dans lequel j'ai vécu ! »

Quand on lui eut ôté les fers avant de lui donner le poison, il se gratta; et adressant la pa-

long-temps après pour marcher comme volontaire à la suite du jeune Cyrus. Ce prince entroit en campagne pour détrôner Artaxerxès, son frere : guerre atroce à laquelle un philosophe n'auroit pas dû prendre part. Cette entreprise injuste fut malheureuse, et coûta la vie à Cyrus. La retraite des Grecs qu'il avoit emmenés avec lui est l'un des évènements les plus célebres de l'antiquité; et l'histoire de cet évènement, l'un des écrits les plus estimés qui nous restent des anciens. Ce fut Xénophon qui commanda pendant une partie de cette retraite; ce fut encore Xénophon qui en écrivit l'histoire.

Homme de guerre et habile général, il eut en philosophie un grand avantage sur les hommes qui en faisoient métier et qui en tenoient école ; c'est qu'il ne fut pas obligé comme eux, pour s'attirer des auditeurs, de chercher à briller par des opinions singulieres, ou de revêtir au moins d'expressions singulieres des idées communes. Comme il ne vivoit pas de philosophie, il put, sans nuire à ses intérêts, professer la sagesse et la vérité, qui sont toujours simples, et qui par conséquent ne peuvent exciter cet enthousiasme sur lequel un maître établit la fortune de son école. Il n'affecta pas de con-

noître ce qui passe les bornes de nos connoissances, et contint sa philosophie dans les limites de l'utilité, dans les sciences morales, économiques, et politiques. C'étoit se montrer le fidele disciple de Socrate; et c'est dans ses écrits, et non dans ceux de Platon, qu'on peut trouver la véritable doctrine de ce sage. Quand il n'auroit écrit que ses *Mémoires* ou *Entretiens mémorables de Socrate*, il mériteroit de tenir un rang illustre entre ceux des écrivains de la Grece qui ont bien mérité de la postérité. Sa Cyropédie ne doit pas être regardée comme un ouvrage historique, mais comme un roman

ingénieux dans lequel il a voulu charmer, par l'intérêt d'une action, la sécheresse ordinaire d'un traité d'éducation. Son histoire de la Grece est écrite avec une simplicité qui inspire de la confiance pour la véracité de l'auteur. Le même caractere, qui étoit le sien, se fait remarquer dans son histoire de la retraite des dix mille. Les charmes et la douceur de son style l'ont fait surnommer l'Abeille attique. Cicéron dit que le style de Xénophon est plus doux que le miel, et qu'il semble que les Muses n'aient fait qu'emprunter sa voix.

Ce fut par le conseil d'Isocrate que Xénophon entreprit

d'écrire l'histoire. On peut dire que jamais homme ne fut mieux conseillé; personne n'a porté plus loin l'élégante simplicité qui convient au style historique. Suivant l'usage de son temps, il a fait entrer dans ses histoires des harangues directes, et on lui a reproché d'avoir fait parler quelquefois des hommes du commun comme auroient pu parler des philosophes. Mais sa philosophie n'étoit que la saine raison : si l'on fait abstraction de l'élégance de style dont elle étoit revêtue, elle n'étoit pas au-dessus des hommes qui, sans avoir reçu une éducation brillante, avoient reçu de la nature un sens juste et droit.

Il disoit qu'un homme prudent et sage savoit tirer un utile parti de ses ennemis.

C'est ordinairement dans le malheur qu'on implore la divinité : le ciel est oublié quand on est dans le bonheur. Xénophon disoit que c'étoit sur-tout dans la bonne fortune qu'il falloit prier les dieux, pour nous en faire des amis que nous trouverions dans les revers.

Un jour, la tête couronnée de fleurs, il offroit un sacrifice. On vint lui annoncer la mort de son fils. Il ôta sa couronne : mais ayant appris qu'il étoit mort en homme de cœur, il la remit sur sa tête, ne versa pas

ARISTIPPE.

Aristippe, de Cyrene, fut attiré à Athenes par la réputation de Socrate. Ainsi que son maître il ne cultiva pas d'autre partie de la philosophie que la morale. La sienne étoit si douce, qu'on pourroit même la traiter de relâchée. Il ne croyoit pas que la philosophie dût consister à se priver des douceurs qui nous sont offertes par la nature pour charmer quelques instants de notre vie, et il les regardoit comme un juste dédommagement des peines dont elle est semée. S'imposer à soi-

même des privations inutiles
en faire même une sorte de re
cherche, étoit à ses yeux u
acte de démence. Il faisoit co
sister la sagesse à s'armer d
courage pour les supporte
quand la nécessité les impos
Et, il faut l'avouer, en génér
les hommes qui menent pa
choix une vie dure ne se plai
sent aux privations que parc
qu'ils y trouvent les seul
jouissances qui soient de le
goût; celles de se croire sup
rieurs à ceux qui ne se refuse
pas d'innocents plaisirs, et d
s'arroger le droit de les mépr
ser. On peut dire qu'ils ne
privent de rien, puisque l
plaisirs de leur orgueil ont po

eux plus de charmes que ceux de l'esprit et des sens. Aristippe ne fuyoit pas les douceurs de la volupté ; mais il ne croyoit pas qu'elles valussent la peine que l'on prendroit à les rechercher.

Il donna prise à ses ennemis en faisant consister le bonheur dans la volupté : mais il entendoit par ce mot la satisfaction intérieure qui nous rend heureux. Il est bien vrai qu'il se plaisoit aux sensations douces, qu'il évitoit les sensations tristes ; mais il ordonnoit de réprimer les plus agréables émotions de l'ame quand elles menacent d'y porter le trouble et le désordre. Celui qui renferme la volupté dans des bornes si étroi-

tes est bien loin de la laisser aller jusqu'au point où elle mérite le nom de vice.

Denys lui fit voir un jour trois courtisannes et lui permit d'en choisir une. « Il en a trop coûté « à Pâris pour faire un choix », dit le philosophe, et il les prit toutes trois : mais arrivé sur le seuil du palais, il les renvoya toutes, trouvant plus de plaisir à se montrer au-dessus de la volupté qu'à jouir de ses douceurs. Comment peut-on reprocher à un homme ses plaisirs quand il les fait consister à triompher des plaisirs ?

Aristippe ne vouloit point que le passé fût rien pour lui, et il attendoit l'avenir avec la même

indifférence. Le passé n'est plus ; pourquoi nous toucheroit-il ? L'avenir n'est point encore et nous ignorons quel il sera ; pourquoi nous inspireroit-il des sentiments d'amour, de desir, ou de crainte ? Mais le présent nous appartient ; c'est de lui qu'il faut jouir.

Quoique sa philosophie ne semblât pas exempte d'égoïsme, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il s'étoit étroitement lié avec Eschine, l'un de ses compagnons dans l'école de Socrate. Ils se brouillerent. C'étoit Eschine qui avoit eu le premier tort, et il étoit le plus jeune : ce fut Aristippe qui fit la premiere démarche de la

réconciliation. « Tu me mon« tres bien, lui dit Eschine, « que tu vaux mieux que moi. « C'étoit moi qui avois rompu « les nœuds de l'amitié, c'est « toi qui en renoues la chaîne. »

Aristippe fut l'un des plus beaux esprits et des hommes les plus aimables de la Grece. Il étoit fécond en reparties fines, et cette finesse avoit souvent de la profondeur. Jamais homme n'eut mieux le grand art de se conformer aux hommes, aux temps, aux lieux, aux circonstances, aux vicissitudes de la fortune. « Il te siéroit éga« lement, lui dit quelqu'un, « d'être vêtu de haillons ou d'un « riche manteau. »

On lui demandoit ce qu'il avoit gagné à la philosophie. « De pouvoir hardiment con« verser avec tout le monde. « — Mais qu'est-ce donc que « les philosophes ont de plus « que les autres ? — De pouvoir « vivre de la même maniere « quand on supprimeroit toutes « les loix. — En quoi different « les hommes instruits des igno« rants ? — En ce qu'un cheval « dressé differe d'un cheval in« domté. »

Il disoit qu'il valoit mieux être indigent qu'ignorant. L'indigent ne manque que de richesse ; l'ignorant manque de ce qui fait l'homme et le distingue de la bête.

Ce n'étoit pas qu'il fît cas d'une érudition indigeste. Un homme se vantoit devant lui de ses vastes connoissances. « Ce « n'est pas, dit Aristippe, celui « qui mange le plus, mais celui « qui digere le mieux, qui jouit « de la meilleure santé. Ce n'est « pas non plus celui qui a fait le « plus de lectures, mais celui « qui a fait les lectures les plus « utiles, qui doit passer pour « savant. »

Denys l'ancien, tyran de Syracuse, eut la prétention d'attirer des philosophes à sa cour. Aristippe s'y rendit, regardant Denys comme un instrument qui pouvoit lui être utile, et dont par conséquent il devoit

se servir. Sans le flatter, il fut plus agréable que les autres. Habile à trouver par-tout la situation qu'il devoit prendre, il ne sembla pas plus déplacé auprès du souverain de Syracuse qu'à l'école de Socrate.

Denys vouloit un jour qu'il discutât quelque point de philosophie, et le pressoit vivement. « Il est singulier, lui dit « Aristippe, que tu apprennes « de moi ce qu'il faut dire, et « que tu veuilles m'enseigner « quand il faut le dire ». Denys, piqué d'une réponse si libre, voulut le punir, et le fit asseoir à table à la derniere place. « Comment t'es-tu trou- « vé là »? lui dit-il après le

repas. « J'ai cru, répondit Aris-
« tippe, que tu avois voulu pour
« quelque temps rendre cette
« place la plus honorable. »

« Qu'es-tu venu faire à ma
« cour »? lui dit un jour le ty-
ran. « Te faire part de ce que
« j'ai, et recevoir de toi ce qui
« me manque. Quand j'eus be-
« soin d'instruction, j'allai trou-
« ver Socrate; j'ai besoin d'ar-
« gent, je viens près de toi. »

Denys lui dit une autre fois :
« On voit les philosophes se
« présenter aux portes des ri-
« ches; on ne voit pas de même
« les riches assiéger les portes
« des philosophes. — C'est que
« ceux-ci savent ce qui leur
« manque, et que les autres ne
« le savent pas. »

Comme il plaçoit la fin de la philosophie dans le bonheur, et qu'on ne peut être heureux si l'on dépend de ce qui est hors de soi, il s'étoit mis au-dessus des jugements et des opinions des hommes, et s'étoit rendu indépendant de ce qu'ils appellent noble fierté, délicatesse, crainte de l'humiliation. Convaincu de sa supériorité sur la plupart des hommes à qui il avoit affaire, il les méprisoit trop pour croire qu'il pût être humilié par eux, et n'étoit pas plus choqué de leurs outrages que s'il les avoit pu recevoir de la part de quelques êtres inanimés. Un jour, pour l'insulter, les valets de Denys lui jeterent

de l'eau. Ils ne se seroien
permis une telle insolenc
n'avoient pas été autorisé
le tyran. Les amis d'Aris
étoient indignés. « Eh q
« leur dit-il, des pêcheu
« laissent couvrir des v
« de la mer pour attrap
« petit poisson, et je ne m
« serai pas mouiller de que
« gouttes d'eau pour att
« une baleine ? »

Il demandoit à ce princ
légere grace en faveur d'
ses amis, et le tyran ne l'
toit pas. Il se jeta à ses pie
quelqu'un lui en faisoit u
proche. « Est-ce ma faut
« pondit-il, si c'est aux
« que cet homme a les oreil

En passant à Corinthe il fut saisi d'une tempête et marqua quelque trouble. « Comment ! « lui dit un passager, nous au« tres gens simples nous n'a« vons pas peur ; et vous, phi« losophes, vous tremblez ! — « C'est, répondit-il, que ce ne « sont pas les mêmes ames que « nous avons à perdre. »

« Que gagnera mon fils, lui « demanda quelqu'un, à être « bien élevé ? — De n'être pas « au théâtre une pierre assise « sur une autre pierre. »

Il disoit des jeunes gens qui étudioient les sciences courantes et qui négligeoient la philosophie, qu'ils ressembloient aux amants de Pénélope : ils ne

parvinrent pas à l'épouser, et n'eurent que les bonnes graces de ses servantes.

On lui demandoit ce que les jeunes gens doivent apprendre. « Ce qui leur servira quand ils « seront hommes. »

Il fit un jour acheter une perdrix cinquante drachmes (quarante-cinq livres de notre monnoie). On se récrioit sur une telle profusion. « En au- « riez-vous bien donné une « obole (trois sous)? — Oui. — « Hé bien! cinquante drachmes « sont pour moi comme une « obole. »

Platon se trouvant un jour chez Aristippe vit apporter une grande quantité de poissons et

lui fit un reproche de cette somptuosité. — « Mais cela ne « me coûte que deux oboles. — « Oh ! je les aurois bien achetés « à ce prix. — Tu n'es donc pas « moins voluptueux que moi, « mais tu es plus avare. »

Le sophiste Polyen, en entrant chez Aristippe, vit des femmes parées, un couvert somptueux, tous les apprêts d'un grand repas. Il se répandit en reproches contre le philosophe et son luxe immodéré. Aristippe se laissa gronder sans rien répondre. « As-tu le temps « d'être des nôtres » ? demanda-t-il enfin au grondeur austere. Polyen accepte, et il ne fut pas celui des convives qui fit le

moins d'honneur au festin. « Que m'as-tu donc reproché « tantôt » ? lui demanda le philosophe en sortant de table. « Ce « n'étoit, à ce qu'il me paroît, « que la dépense ; car si c'eût « été la recherche du repas, tu « n'aurois jamais voulu le par- « tager. »

S'il savoit dépenser l'argent pour se satisfaire, il savoit aussi le mépriser. Dans un voyage qu'il fit, son esclave lui portoit son argent : il s'apperçut qu'il étoit accablé du poids. « Jette, « lui dit-il, ce qu'il y a de « trop, et garde ce que tu « en pourras porter. »

On lui faisoit un crime dans l'école de Socrate de se faire

payer fort cher de ses disciples, tandis que Socrate ne recevoit des siens que de légers présents. « Cela est bien différent, dit Aristippe. Socrate « a pour maîtres-d'hôtel les « premiers personnages de la « ville; il est souvent dans le « cas de renvoyer ce qu'il a « de trop : et moi je n'ai de « pourvoyeur qu'un misérable « valet. »

« En quoi, lui demandoit-on « un jour, differe l'homme in« struit de l'ignorant? — En« voyez-les nuds tous deux chez « des inconnus, et vous le « saurez. »

Il éprouva lui-même la vérité de cette réponse. Il fit naufrage

sur les côtes de Syracu
et perdit tout ce qu'il av
Ayant gagné le rivage, il
perçut des figures de géomé
tracées sur le sable, et
bonne espérance. Il vit un gy
nase, y entra, et récita de
vers de l'OEdipe à Colonne
Sophocle, dont voici le se
« Qui, dans ce jour, fera qu
« que léger présent au malh
« reux OEdipe, réduit à me
« une vie errante »? Il n'y av
pas de peuple plus amoure
de la poésie que les Siciliens.
accueillit d'abord Aristipp
parcequ'il savoit des vers d'
grand poëte; bientôt on l'a
cueillit encore davantage qua
on sut qui il étoit. Ce fut à c

préviendroit ses besoins. Des passagers alloient s'embarquer pour Cyrene; ils lui demanderent s'il n'avoit rien à mander dans son pays. « Dites à mes « concitoyens, répondit-il, « d'amasser des richesses qu'ils « puissent conserver après le « naufrage. »

PLATON.

Platon, d'Athenes, tiroit son origine paternelle de Codrus, et descendoit de Solon par sa mere. Dans sa premiere jeunesse il cultiva la poésie. Il avoit déja composé à l'âge de vingt ans des tragédies et des morceaux de poésie narrative : mais alors il entendit Socrate, et résolut de se livrer tout entier à la philosophie. Il relut ses vers, et, les comparant à ceux d'Homere, il les trouva si foibles qu'il les jeta au feu.

La philosophie de Socrate étoit trop simple pour convenir à son

ardente imagination : toute morale, elle n'avoit rien de poétique ; et Platon, en renonçant à l'art de faire des vers, étoit toujours resté poëte. Il se hâta donc, à la mort de Socrate, de passer dans l'Italie, où fleurissoit encore l'école pythagoricienne. Il fit ensuite un voyage en Égypte : mais comme il ne fut initié aux mysteres d'aucun temple, il ne put apprendre aucun des secrets de la science sacerdotale. Il revint en Italie, où les pythagoriciens s'entretinrent avec lui de leur doctrine plus ouvertement que la premiere fois. De retour dans sa patrie, il fixa sa demeure dans une maison située hors des murs

de ses esclaves : « Je te punir
« si j'étois moins irrité. »

Il vouloit que les ivrognes
regardassent au miroir po
concevoir de leur vice to
l'horreur qu'il mérite.

Quand il voyoit des gens
permettre une conduite p
décente, il se demandoit à l
même : « Ne leur ressembl
« pas ? »

XÉNOCRATE.

Xénocrate, éleve et successeur de Platon, embrassa par choix la pauvreté. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, seul entre ses collegues il se fit voir incorruptible. Il professoit si religieusement la vérité, que seul les Athéniens le dispensoient de prêter le serment quand il étoit appelé en témoignage. Enfin la pureté de ses mœurs alloit jusqu'à l'extrême austérité. Homme, il se trompa peut-être dans ses spéculations philosophiques; mais il fut un vrai philosophe par le

caractere et par les mœurs. Il n'étoit pas né dans l'Attique ; c'étoit dans la Chalcédoine qu'il avoit vu le jour, et par conséquent il étoit sujet au tribut qu'on levoit sur les habitants d'Athenes qui n'étoient pas citoyens. Il se trouva hors d'état de payer sa contribution, lui qui auroit été riche s'il n'avoit pas opiniâtrément refusé les présents d'Alexandre. Les Athéniens, ou du moins les traitants d'Athenes, le condamnerent à être vendu comme esclave ; et, dans ce prononcé si dur, ils ne faisoient que suivre la loi. Heureusement il se présenta un philosophe pour l'acheter ; c'étoit Démétrius de Phalere, qui

lui rendit aussitôt la liberté.

Alexandre lui envoya une fois une somme considérable. Il en prit trois mines (deux cents soixante et dix livres de notre monnoie), et lui renvoya le reste, lui faisant dire qu'Alexandre devoit avoir plus besoin d'argent qu'un philosophe, parcequ'il avoit plus de monde à nourrir.

Une autre fois le même prince lui fit passer plusieurs talents (1) par ses ambassadeurs. Le philosophe les invita à un souper très frugal à l'académie. Le lendemain ils lui demanderent à qui il vouloit qu'ils comptassent

(1) Le talent valoit 5400 liv. de notre monnoie.

caractere et par les moeurs. Il n'étoit pas né dans l'Attique ; c'étoit dans la Chalcédoine qu'il avoit vu le jour, et par conséquent il étoit sujet au tribut qu'on levoit sur les habitants d'Athenes qui n'étoient pas citoyens. Il se trouva hors d'état de payer sa contribution, lui qui auroit été riche s'il n'avoit pas opiniâtrément refusé les présents d'Alexandre. Les Athéniens, ou du moins les traitants d'Athenes, le condamnerent à être vendu comme esclave ; et, dans ce prononcé si dur, ils ne faisoient que suivre la loi. Heureusement il se présenta un philosophe pour l'acheter ; c'étoit Démétrius de Phalere, qui

lui rendit aussitôt la liberté.

Alexandre lui envoya une fois une somme considérable. Il en prit trois mines (deux cents soixante et dix livres de notre monnoie), et lui renvoya le reste, lui faisant dire qu'Alexandre devoit avoir plus besoin d'argent qu'un philosophe, parcequ'il avoit plus de monde à nourrir.

Une autre fois le même prince lui fit passer plusieurs talents (1) par ses ambassadeurs. Le philosophe les invita à un souper très frugal à l'académie. Le lendemain ils lui demanderent à qui il vouloit qu'ils comptassent

(1) Le talent valoit 5400 liv. de notre monnoie.

l'argent. « Quoi donc ! le
« pondit-il, le souper d'l
« vous a-t-il pas appris qu
« somme m'est inutile ? »
Un moineau poursui
un épervier se réfugia da
sein. Le danger passé,
losophe caressa le petit
et lui rendit la liberté. «
« faut jamais, dit-il, tra
« suppliant. »
Il étoit à un repas où
monde parloit beaucou
seul garda le silence. On
demanda la raison. « C'
« je me suis quelquef
« penti d'avoir parlé, ré
« il, et jamais de m'être
On garnissoit les orei
athletes pour amortir le

qu'ils pouvoient recevoir à cette partie. Xénocrate disoit qu'il faudroit encore plutôt garnir les oreilles des jeunes gens, voulant faire entendre que les mauvais discours étoient encore pour eux bien plus dangereux que les coups ne pouvoient l'être pour les athletes.

10.

ARISTOTE.

Aristote de Stagire eut pour pere Nicomaque, médecin et ami d'Amyntas roi de Macédoine. Il naquit la premiere année de la 99e olympiade, 384 ans avant l'ere vulgaire.

Après avoir reçu une excellente éducation, il fut envoyé à Athenes à l'âge de dix-sept ans, entra dans l'école de Platon, et y passa vingt ans entiers. Les anciens ne rougissoient pas de garder long-temps la qualité de disciples pour devenir de grands maîtres à leur tour. Ce n'est pas qu'Aristote se conten-

tât des leçons de Platon ; il recherchoit et dévoroit avidement tous les livres qu'il pouvoit se procurer, il embrassoit le cercle de toutes les sciences ; et, conservant un juste respect pour le maître qu'il avoit choisi, il ne livroit pas sa raison en esclave à l'autorité de ce maître célebre. C'est ce que ne pardonnent pas les esprits étroits ; ils regardent comme un ingrat le disciple qui ose s'écarter de la doctrine de son maître et la combattre. Ils ne sentent pas que leur principe chéri s'oppose aux progrès de la science et de la raison : ou plutôt, incapables de raisonner et de faire aucun progrès, ils se plaisent à

trouver des raisons de haïr ceux qui ne partagent pas leur médiocrité.

Aristote, appelé par Philippe, roi de Macédoine, termina l'éducation d'Alexandre, qui étoit alors âgé de quinze ans. Rendu à lui-même, il revint à Athenes, et ouvrit une école dans le Lycée. Cette école fut nommée péripatéticienne, parcequ'il professoit dans un jardin appelé la promenade, *péripaton*. Il n'est pas vrai que, du vivant de Platon, il ait élevé une école contre celle de son maître, puisque Platon étoit mort quatorze ans avant le retour de son illustre disciple ; il n'est même pas vrai qu'il ait

attaqué ouvertement la doctrine de son maître : il usoit de ménagements pour la combattre, et feignoit de réfuter seulement ceux qui, l'entendant mal, donnoient de ses principes une fausse interprétation. Mais il s'élevoit trop au-dessus des autres hommes pour ne pas avoir un grand nombre d'ennemis ; et, dans l'impuissance d'attaquer son génie, l'envie se consoloit en attaquant son cœur.

Après avoir passé treize ans dans la ville qu'on pouvoit appeler la capitale des sciences, des arts et de la philosophie, il la quitta dans la crainte d'être poursuivi pour crime d'impiété. « Je veux épargner aux Athé-

me inutiles la priere et
fices. Si Aristote eut l
dence de professer cette
dans son école, il a
doute à craindre la v
des Athéniens. Les
partagent le sentime
tote sur la vanité des
et ont pitié des ancie
cru pouvoir appaise
ou se les rendre fa
leur offrant le sang
des victimes. On d
aussi de l'indulgen
losophe ancien qu
l'idée que Dieu es

me inutiles la priere e
fices. Si Aristote eut
dence de professer cet
dans son école, il
doute à craindre la
des Athéniens. Les
partagent le sentime
tote sur la vanité des
et ont pitié des ancie
cru pouvoir appaiser
ou se les rendre fav
leur offrant le sang e
des victimes. On doit
aussi de l'indulgence
losophe ancien qui,
l'idée que Dieu est u

muable, n'a pas cru qu'on lui dût adresser des prieres. Voici quel devoit être son raisonnement. Des hommes foibles, variables dans leurs desseins, dans leurs sentiments, dans leurs pensées, peuvent être détournés par la priere d'un projet qu'ils avoient formé. Mais Dieu n'a pris un dessein que parcequ'il lui est inspiré par sa sagesse; il est invariable dans ses pensées, parcequ'il n'en peut former aucune qui ait besoin d'être corrigée. Comment donc pourroit-on le faire changer de détermination par des prieres?

Aristote se retira à Chalcis, et y mourut bientôt après, âgé

temple: un jour de
consacré à sa mémoi
les anciens pensoie
sa mort un homme
élevé au rang de
quel autre put leur p
digne de cet honne
tote, lui que Platon,
avoit nommé l'intel
que son génie plaçc
de ses contempora
par conséquent ses
rains devoient rega
un être au-dessus
nité?

On lui demando

nent les meilleurs. — « Je n'être pas cru même quand ils disent la vérité. »

Quelqu'un lui reprochant d'avoir donné des secours à un méchant homme. « [illegible] considere les [illegible]. » répondit-il : « [illegible] l'humanité. »

Il disoit que les [illegible] [illegible] ils [illegible] mblent, et que l'esprit [illegible] evoit de l'instruction.

Il disoit aussi que [illegible] e l'instruction [illegible] mais que ses fruits [illegible] oux.

On lui demandoit ce qui [illegible] ssoit vite. — « La [illegible] sance. »

« struction, l'exer

On lui rapport
qu'un le maltraito
en son absence. —
« mets en mon ab
« donner même le
« lui fait plaisir. »

« Il n'est pas, dis
« bonne lettre de
« dation que la bea

On lui demand
l'on restoit avec p
des belles personn
« tion d'aveugle »,

« Quelle différen
« tre les gens instr

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« niens, disoit-il, un nouvel « attentat contre la philoso- « phie ». On prétend que les péripatéticiens regardoient comme inutiles la priere et les sacrifices. Si Aristote eut l'imprudence de professer cette opinion dans son école, il avoit sans doute à craindre la vengeance des Athéniens. Les modernes partagent le sentiment d'Aristote sur la vanité des sacrifices, et ont pitié des anciens qui ont cru pouvoir appaiser les dieux ou se les rendre favorables en leur offrant le sang et la fumée des victimes. On doit peut-être aussi de l'indulgence à un philosophe ancien qui, partant de l'idée que Dieu est un être im-

muable, n'a pas cru qu'on lui dût adresser des prieres. Voici quel devoit être son raisonnement. Des hommes foibles, variables dans leurs desseins, dans leurs sentiments, dans leurs pensées, peuvent être détournés par la priere d'un projet qu'ils avoient formé. Mais Dieu n'a pris un dessein que parcequ'il lui est inspiré par sa sagesse; il est invariable dans ses pensées, parcequ'il n'en peut former aucune qui ait besoin d'être corrigée. Comment donc pourroit-on le faire changer de détermination par des prieres?

Aristote se retira à Chalcis, et y mourut bientôt après, âgé

de 63 ans. Son corps fut tra
porté à Stagire sa patrie.
concitoyens lui éleverent
tombeau, un autel, et même
temple : un jour de l'année
consacré à sa mémoire. Puis
les anciens pensoient qu'a
sa mort un homme peut
élevé au rang de la divin
quel autre put leur paroître
digne de cet honneur qu'A
tote, lui que Platon, son maî
avoit nommé l'intelligence,
que son génie plaçoit au-de
de ses contemporains, et
par conséquent ses contem
rains devoient regarder con
un être au-dessus de l'hu
nité ?

On lui demandoit ce que

gnent les menteurs. — « De « n'être pas crus même quand « ils disent la vérité. »

Quelqu'un lui reprochoit d'avoir donné des secours à un méchant homme. « Je n'ai pas « considéré les mœurs, lui ré-« pondit-il ; j'ai eu pitié de « l'humanité. »

Il disoit que les objets visibles recevoient la lumiere de l'air ambiant, et que l'esprit la recevoit de l'instruction.

Il disoit aussi que les racines de l'instruction sont ameres, mais que les fruits en sont doux.

On lui demandoit ce qui vieillissoit vîte. — « La reconnois-« sance. »



« Qu'est-ce que l'espéran
— « Le rêve des gens éveill

« L'éducation, disoit-il, e
« trois choses ; le naturel, l
« struction, l'exercice. »

On lui rapporta que q
qu'un le maltraitoit de par
en son absence. — « Je lui
« mets en mon absence de
« donner même le fouet si
« lui fait plaisir. »

« Il n'est pas, disoit-il, d'
« bonne lettre de recomm
« dation que la beauté. »

On lui demandoit pour
l'on restoit avec plaisir au
des belles personnes. « Q
« tion d'aveugle », répondi

« Quelle différence y a-t-i
« tre les gens instruits et c

« qui ne le sont pas? — « La
« même qu'entre les morts et les
« vivants. »

« L'instruction est une pa-
« rure dans la prospérité, une
« consolation dans le malheur. »

« Les parents qui ont bien
« élevé leurs enfants sont, di-
« soit-il, bien plus respectables
« que ceux qui leur ont seulé-
« ment donné la vie. On ne doit
« aux derniers que l'avantage
« de vivre; on doit aux autres
« celui de bien vivre. »

« Une partie des hommes
« épargne comme si elle devoit
« toujours vivre; et l'autre pro-
« digue comme si elle alloit
« cesser de vivre. »

On lui demanda ce qu'il avoit

gagné à la philosophie. — « De « faire, sans en recevoir l'ordre, « ce que les autres ne font que « par la crainte des loix. »

Comment des éleves font-ils des progrès ? — « En devançant « ceux qui les précèdent, et « n'attendant pas ceux qui les « suivent. »

Comment doit-on se comporter avec ses amis? — « Comme « nous demandons qu'ils se com- « portent avec nous. »

Qu'est-ce que deux amis ? — « Une ame en deux corps. »

« L'instruction est la meil- « leure provision de voyage « pour gagner le terme de la « vieillesse. »

« On ne doit parler de soi-

« même ni en bien ni en mal.
« L'un est d'un sot, l'autre
« d'un fat. »

L'âge et la fatigue de ses études opiniâtres faisoient prévoir le moment où Aristote auroit besoin de repos, et ses disciples le pressoient de se nommer un successeur. Le choix ne pouvoit être incertain qu'entre Théophraste de Lesbos et Ménédeme de Rhodes. Aristote éluda plusieurs fois cette demande. Pressé enfin, au lieu de répondre, il se fit apporter du vin de Rhodes et du vin de Lesbos ; et, les goûtant tous deux : « Voilà deux excellents
« vins, dit-il ; mais celui de
« Lesbos est le plus doux. »

Puisque nous venons de nommer Ménédeme, nous devons rapporter un mot plein de sens qu'on a conservé de ce philosophe. Quelqu'un disoit devant lui que le plus grand bien étoit d'obtenir ce qu'on desire. « C'en « est un bien plus grand, ré- « pondit-il, de desirer ce que « l'on doit. »

ANTISTHENE.

ENTRE les philosophes, les uns satisfaisoient leur orgueil en publiant des opinions singulieres et même quelquefois bizarres, et en les soutenant par des sophismes captieux; d'autres se contentoient de cacher des opinions communes et quelquefois très justes sous des expressions qui leur donnoient l'apparence du paradoxe. On vit une secte faire consister sa vanité dans le mépris de tout ce qui en donne aux autres hommes : les sectateurs de ce parti philosophique affectoient la misere pour atti-

rer les regards sur les haillons dont ils aimoient à se revêtir. C'étoit par là même raison que d'autres hommes, d'un orgueil moins raffiné, cherchent à les attirer sur la richesse de leurs habits. Une longue barbe, un bâton, une besace, un manteau grossier pour tout vêtement, ajoutez à cela l'effronterie d'aboyer aux passants, et le talent de répondre par des mots piquants aux injures qu'ils provoquoient, voilà ce qui distinguoit les philosophes cyniques. Leur profession exigeoit deux qualités; de l'esprit, et de l'impudence. D'ailleurs, pour y briller, on n'avoit pas besoin de bien profondes études.

Antisthene, Athénien, après avoir suivi les leçons de Gorgias, célebre rhéteur de Sicile, entra dans l'école de Socrate. Il augmenta par l'exercice la force naturelle qui le rendoit propre à mener une vie dure. Quoiqu'il fût le fondateur du cynisme, il faisoit remonter cette secte jusqu'à Hercule, célebre par les durs travaux qu'il a soutenus. Il vouloit y faire aussi comprendre Cyrus, prince élevé dans toute l'austérité des anciens Perses. Comme tout ce qui est bizarre attire d'abord l'attention, le manteau déchiré, la besace et la barbe d'Antisthene attirerent auprès de lui un grand nombre de disciples:

Il vouloit qu'on se fît des provisions de voyage qui ne pussent être submergées avec le vaisseau qu'on montoit.

On faisoit en sa présence l'éloge du luxe. « Puisse-t-il plaire « à nos ennemis! s'écria-t-il. »

Du temps qu'il suivoit encore l'école de Socrate, il affectoit de tourner son manteau du côté où il étoit percé. « Mon cher « Antisthene, lui dit le sage, je « vois ton orgueil à travers les « trous de ton manteau. »

DIOGENE.

LA jeunesse de Diogene fut honteuse. Il étoit de Sinope, et eut pour pere un banquier. Il fit de la fausse monnoie avec son pere, qui fut puni de mort; lui-même fut banni. On lui reprochoit dans un âge plus avancé cette tache de sa jeunesse. « J'étois alors, dit-il, « ce que vous êtes à présent: « vous ne serez jamais ce que je « suis ». Il disoit aussi: « C'est « à mon bannissement que je « dois d'être devenu philoso- « phe. »

Réduit à la misere, au lieu

de chercher quelque moyen d'en sortir, moyen toujours difficile quand on n'est pas favorisé par les circonstances, il trouva plus commode d'y rester, et de se faire de cette misere un état en entrant dans la secte fondée par Antisthene. Le temps où il vint à Athenes étoit celui où ce cynique, indigné de la désertion d'un grand nombre de ses disciples, avoit chassé les autres et n'en vouloit plus recevoir. Diogene vint le trouver, et fut rebuté. Il insista; le philosophe le menaça de son bâton. « Tu ne trouve-« ras pas, lui dit Diogene, de « bâton assez dur pour me chas-« ser tant que je pourrai t'en-

« tendre ». Antisthene se laissa vaincre par cette obligeante opiniâtreté.

Diogene n'avoit pas même le moyen de se soutenir dans l'état de pauvreté qui distinguoit le cynisme. Il fut obligé de se faire philosophe mendiant. Un jour on le vit demander l'aumône à une statue. « Que fais-« tu là? lui demanda-t-on. — Je « m'exerce à ne me pas rebuter « d'un refus. »

Il demandoit un jour une somme assez forte à un dissipateur. « Eh quoi! lui dit cet « homme étonné, tu ne de-« mandes aux autres qu'une « obole. Cela est vrai, repartit « le cynique; mais je ne dois

« pas compter que tu puisses « me donner plusieurs fois. »

Il plaisoit au peuple en attaquant les vices et les ridicules des riches et leur disant en face de dures vérités. Il amusoit les riches par ses saillies, par ses reparties vives, par des railleries que, de sa bouche, ils étoient convenus de regarder comme sans conséquence, et ils l'admettoient quelquefois dans leur compagnie.

Tantôt il se retiroit pendant la nuit dans les plus beaux édifices publics, et il disoit que les Athéniens les avoient élevés pour son usage; tantôt il se contentoit, pour toute demeure, d'un tonneau ou plutôt d'une

grande jarre. Ainsi sa vie se passoit tout entiere en public. On peut croire que ce sont ses ennemis qui ont répandu qu'il s'y livroit sans honte aux plaisirs de l'amour. On impose aux hommes une sorte de respect en affectant jusqu'à l'exagération l'austérité des mœurs, mais par-tout et dans tous les temps on n'a recueilli que du mépris en faisant parade de mauvaises mœurs.

Diogene vivoit pauvrement par nécessité; il vivoit encore pauvrement par ostentation, et c'est ce qui lui arrivoit quand il étoit invité à des repas somptueux. Comme les faquirs de l'Inde, il se couchoit quelque-

fois en été sur le sable brûl
recevant à nud les rayon
soleil; il se rouloit nud s
neige dans les plus grande
gueurs de l'hiver. On le vit
fois, par une forte gelée,
brasser une statue d'airain.
« dois avoir bien froid, lu
« un Lacédémonien. — I
« point du tout. — Eh b
« que fais-tu donc là de 1
« veilleux ? »

Un jour qu'il recevoit s
corps une pluie froide et a
dante, quelqu'un le plaig
« Si vous le plaignez, dit
« ton, retirez-vous, et r
« regardez pas ; il se m
« bientôt à l'abri. »

Objet des railleries des

sants, il étoit habile à les repousser, et l'histoire de sa vie est un recueil de bons mots.

Il se promenoit dans les rues d'Athenes en plein jour, une lanterne à la main. « Que cher« ches-tu? lui demanda-t-on. « — Un homme. »

Une autre fois on lui demandoit dans quel endroit de la Grece se trouvoient des hommes de bien. « Des hommes, « nulle part; mais des enfants, « à Lacédémone. »

De retour à Athenes après un voyage à Lacédémone, « Je « passe, dit-il, de l'appartement « des hommes dans celui des « femmes. »

On lui demandoit s'il y avoit

beaucoup d'hommes au ba
— « Des hommes? pas un.
« Mais y a-t-il de la foule?
« Oh ! beaucoup. »

Il assistoit à une longue
ennuyeuse lecture. Apperc
vant enfin que le lecteur
étoit au dernier feuillet, « Co
« rage, dit-il, je vois terre. »

Zénon soutenoit qu'il n
avoit pas de mouvement. Po
le réfuter, Diogene se mit
marcher.

Quelqu'un raisonnoit sur l
météores. « Depuis quand es-
« revenu du ciel? »

Un eunuque, homme sa
probité, avoit écrit sur sa ma
son : « Que rien de mauva
« n'entre ici. — Eh ! où donc i

« le maître de la maison? s'écria « Diogene. »

Des souris venoient manger les miettes de pain qui tomboient de sa table. « Eh bien! « dit-il, il n'y a pas jusqu'à Dio« gene qui n'ait aussi ses para« sites. »

On lui demandoit à quelle heure il falloit dîner. « Si l'on « est riche, quand on veut; si « l'on est pauvre, quand on « peut. »

Un empoisonneur lui demandoit s'il croyoit aux dieux. — « Eh! comment n'y croirois« je pas, puisque je crois que « tu es leur ennemi? »

Il ne vouloit pas qu'on accusât la fortune, et il soutenoit

qu'elle nous sert souvent mieux qu'on ne pense. « Les hommes, « disoit-il, ne lui demandent « pas les véritables biens, mais « ce qu'ils regardent fausse- « ment comme des biens. »

Il disoit des personnes qui s'inquietent de leurs rêves : « Ces gens-là ne pensent pas à « ce qu'ils ſont quand ils veil- « lent, et s'occupent beaucoup « des ſantaisies qui leur vien- « nent en dormant. »

On vantoit le bonheur de Callisthene qui partageoit les plaisirs et les ſestins d'Alexan- dre. « Le malheureux, s'écria « Diogene, qui ne peut dîner « et souper que lorsqu'il plaît à « Alexandre ! »

Il faisoit l'éloge d'un joueur de flûte dont tout le monde se moquoit. « Comment peux-tu « le louer? lui demanda-t-on. « — Parcequ'il aime encore « mieux jouer de la flûte que « de voler. »

Il voyoit un prodigue ruiné qui soupoit dans une misérable gargotte. « Si tu avois dîné « comme cela, dit-il, tu ne « souperois pas ainsi. »

Plusieurs de ses mots étoient des maximes. En voici quelques unes en ce genre :

« La cupidité est la métro« pole de tous les maux. »

« Les hommes de bien sont « les images des dieux. »

« L'amour est l'occupation « des gens désœuvrés. »

Quelle est la meilleure maniere de se venger de ses ennemis? — « C'est de se montrer « estimable. »

« Il n'est pas de loix sans « société civile, ni société civile « sans loix. »

« Les gens qui donnent dans « le luxe ressemblent à ces fi« guiers qui naissent sur les « bords des précipices. Ce ne « sont pas les hommes qui en « cueillent les fruits, mais les « corbeaux et les vautours. »

« Les esclaves servent leurs « maîtres, et les méchants leurs « passions. »

On lui demandoit quel étoit l'animal dont la piquure étoit la plus dangereuse. Il répondit : « Entre les animaux féroces, « c'est le délateur ; et entre les « animaux familiers, le flat- « teur. »

On lui demandoit aussi quand il falloit se marier. « Les jeunes « gens, répondit-il, ne le doi- « vent pas encore, et les vieil- « lards ne le doivent jamais. »

Pourquoi l'on donnoit plutôt aux mendiants qu'aux philosophes. — « C'est qu'on peut « bien avoir peur de devenir « aveugle ou boiteux ; mais, « quand on n'est pas philoso- « phe, on ne craint pas de le « devenir jamais. »

Un mauvais lutteur se fit médecin. « Tu veux donc, lui « dit Diogene, renverser à pré« sent ceux qui t'ont vaincu « jusqu'ici. »

Il entroit un jour au théâtre à l'heure où tout le monde en sortoit. « Que fais-tu ? lui de« manda quelqu'un. — « Ce que « je tâche de faire dans toutes « les actions de ma vie. »

Quelqu'un lui disoit : « Je « ne me sens pas propre à la « philosophie. — « Eh ! pour« quoi donc vis-tu, si tu ne « t'embarrasses pas de bien vi« vre ? »

Un jeune homme avoit la tête parfumée. « Prends garde, « lui dit Diogene, que la bonne

« odeur de ta tête ne décele la
« mauvaise odeur de ta vie. »

Voyant un jeune homme qui rougissoit. « Courage, lui dit-il ;
« voilà la couleur de la vertu. »

Il dit à un autre qui se faisoit chausser par un esclave : « Pour
« que tu sois parfaitement heu-
« reux, il faut aussi qu'il te
« mouche ; et tu parviendras à
« ce bonheur en te faisant cou-
« per les bras. »

Les grands repas chez les Grecs étoient toujours précédés d'un sacrifice, et les sacrifices toujours suivis d'un repas. On invitoit quelques uns de ses amis ; on envoyoit à d'autres des morceaux de la victime tout préparés : c'est de là que,

chez les chrétiens, est resté l'usage, quand on rend le pain bénit, d'en envoyer des parts à ses voisins. « On fait des sacri-« fices, disoit Diogene, pour « obtenir la conservation ou le « rétablissement de la santé, et « on mange à ces sacrifices au « point de détruire sa santé. »

Il disoit que les dieux nous avoient donné une vie assez douce, mais qu'elle avoit été gâtée par les gens qui recherchent les bons mets, les parfums, et toutes les sortes d'inutilités.

La vie est misérable, disoit quelqu'un. « Ne dis pas la vie, « reprit Diogene, mais la mé-« chante vie. »

« Tu es vieux, Diogene, lui « disoit un de ses amis; il est « temps de cesser de travailler. — « Si donc, répondit-il, je « courois dans le Stade pour « disputer le prix, et que je « fusse tout près du but, on me « conseilleroit de m'arrêter ! »

En pensant aux génies supérieurs qui tiennent en main les rênes des états, aux médecins, aux philosophes, il disoit : « Rien « de plus sage que l'homme ». Mais quand il pensoit aux devins, aux interpretes des songes, aux esclaves de la gloire et de la fortune, il s'écrioit : « Oh ! la sotte race que celle « des hommes ! »

Il voyoit Platon, dans un re-

pas splendide, ne toucher à aucun des mets les plus exquis et ne manger que des olives. « Comment se fait-il donc, lui « dit-il, que tu aies fait le « voyage de Sicile pour y jouir « de la table somptueuse d'un « tyran, et que tu refuses de « toucher ici à de bons mets « qui se trouvent sous ta main? « Mais, lui répondit Platon, je « vivois en Sicile avec la même « sobriété. Et pourquoi, répli- « qua Diogene, as-tu pris la « peine de faire ce voyage? « Est-ce que l'Attique ne pro- « duisoit pas alors des olives? »

Invité á dîner chez Platon, et foulant aux pieds les coussins de ce philosophe : « Je foule

« aux pieds, dit-il, le ſaste de « Platon. » — « Oui, repartit Pla« ton, mais par un autre ſaste. » Platon étoit glorieux de son luxe, et Diogene de sa misere.

« Les grammairiens, disoit-il, « étudient les aventures mal« heureuses d'Ulysse, et restent « dans l'ignorance sur leurs « propres maux. Les astrono« mes considerent le soleil, la « lune, les étoiles, et négligent « ce qui est à leurs pieds. Les « orateurs parlent sur ce qui « est juste, et ne s'embarrassent « pas d'observer la justice. On « vante ceux qui méprisent les « richesses, et l'on se garde « bien de les imiter. »

Quelqu'un l'invitoit à dîner :

On louoit devant lui
qu'un qui lui avoit accor
bienfaits. « Et vous ne m
« pas, interrompit-il, m
« ai mérité de les recevo

Quel bien, lui dema
on, vous a fait la philoso
— « D'être préparé à to
« nement. »

On lui reprochoit d'
dans des lieux mal-hon
« Le soleil entre bien,
« dans les lieux les plus
« il n'y souille pas ses ray

treux de sa main, et il cassa sa tasse. « Cet enfant m'apprend, « dit-il, à me passer du super- « flu. »

Il fut pris à la bataille de Chéronée, et conduit à Philippe. « Qui es-tu? lui dit le « prince. » — « L'observateur de « ton ambition. »

Un homme lui présenta son fils, le priant d'en faire son éleve. « C'est, lui disoit-il, un « jeune homme simple, mais de « fort bonnes mœurs. » — « Eh! « quel besoin peut-il donc avoir « de moi? »

On lui demandoit si la mort étoit un mal. — « Eh! comment « seroit-elle un mal, elle que



« jamais on ne sent quan
« est présente ? »

« On fait, disoit-il, des
« pour être pere ; on n'en fi
« pour être pere d'un ho
« de bien. »

Le sage et célebre Pho
et le philosophe Stilpon d
gare, reçurent des leço
Diogene. Il avoit à un trè
degré le talent de la persu
et il étoit auteur de quelqu
vrages qui ne sont pas par
jusqu'à nous. Les anciens l
attribué plusieurs trage
mais on les regardoit ass
néralement comme les o
ges d'un de ses disciples. (
peut guere douter qu'il
fait des vers.

Dans un voyage qu'il entreprit pour Mégare, le vaisseau qu'il montoit fut enlevé par des pirates, et conduit en Crete. Ce fut là que le philosophe fut mis en vente. L'homme abject ou stupide est esclave dans une démocratie ; le sage est libre dans les fers. Diogene ne cessa pas de l'être.

Exposé en vente sur la place, il dit au crieur : « Demande si « quelqu'un se veut acheter un « maître. »

Que sais-tu faire ? lui demanda un acheteur. — « Commander « à des hommes libres. »

Il fut acheté par un homme riche de Corinthe, nommé Xéniade, qui le mena dans son

pays. « Quoique je sois ton es-
« clave, dit-il à son maître,
« prépare-toi à m'être soumis,
« comme on obéit à un méde-
« cin ou à un pilote, même
« lorsqu'ils sont en servitude. »

Ses amis vouloient le racheter: il refusa l'offre qu'ils lui en firent. « Épargnez-vous, leur « dit-il, une dépense inutile; « je suis libre. Le lion n'est pas « esclave de l'homme qui le « nourrit. »

Xéniade lui-même lui rendit la liberté, lui abandonna le soin de sa maison, et lui confia l'éducation de ses enfants. Diogene, sans prétendre qu'ils acquissent toute l'adresse et l'habileté des athletes de profession,

les forma aux exercices du corps et ne négligea pas la culture de leur esprit. Il en fit à-la-fois des hommes éclairés et vigoureux qui lui furent toujours bien tendrement attachés.

On peut dire que la fortune de Diogene commença du jour où il perdit la liberté. Après être tombé en esclavage, lui-même eut un esclave nommé Manès qui prit la fuite. On vouloit qu'il le fît chercher. « Je n'en ferai rien, répondit-« il à ceux qui lui donnoient ce « conseil. Eh ! ne seroit-ce pas « une honte que Manès pût vivre « sans Diogene, et que Diogene « ne pût vivre sans Manès? »

Il paroît qu'il ne prit plus ni valet ni servante. « Eh ! lui de-

« manda-t-on, si vous n'ave
« personne auprès de vous, qu
« prendra soin de vous ente
« rer après votre mort? »— «C
« lui qui aura besoin de m
« maison. »

On lui demanda comment
vouloit qu'on l'ensevelît. « Ma
« il n'est pas besoin de m'ens
« velir; il suffit de me jete
« dans la campagne.» — « Quoi
« pour servir de pâture aux o
« seaux et aux bêtes farouches
— « Oh! que non : vous mettre
« mon bâton à côté de moi. » –
« Mais vous ne pourrez vous e
« servir, car vous ne sentire
« plus rien.»—«Eh! si je ne sen
« plus rien, que m'importe d'é
« tre déchiré par les bêtes féro
« ces et les oiseaux? »

Alexandre vint à Corinthe. Les premiers hommes de la république, les gens de lettres, les philosophes, s'empresserent de grossir sa cour. Il espéroit voir arriver Diogene; mais celui-ci ne songeoit pas seulement à Alexandre, et se chauffoit au soleil dans le Cranée. Le prince prit le parti d'aller lui-même trouver le philosophe. « Que puis-je faire pour « toi? lui dit-il en l'abordant. — « Te ranger un peu de mon « soleil, répondit le cynique. »

Alexandre, brillant de tout l'éclat de la grandeur, estima celui qui le méprisoit; et comme ses courtisans croyoient l'amuser en se moquant du phi-



losophe : « Si je n'étois Alexan-« dre, leur dit-il, je serois Dio-« gene ». Alexandre vouloit être maître du monde; Diogene avoit une prétention plus fiere, celle d'être indépendant du monde entier.

Il mourut à Corinthe âgé de quatre-vingt-dix ans. Les Corinthiens lui érigerent un tombeau de marbre, et ses concitoyens lui décernerent dans la suite des statues d'airain. Il ne dissimuloit pas lui-même qu'il avoit mis de l'exagération dans sa philosophie. « Je fais, dit-il, « comme les maîtres des chœurs; « je monte au-dessus du ton « pour apprendre aux autres à « ne pas rester au-dessous. »

CRATÈS.

On peut croire que si Diogene embrassa le cynisme, ce fut pour donner du lustre à sa misere forcée, en lui prêtant l'apparence d'une pauvreté philosophique et volontaire. On n'en sauroit dire autant de Cratès, qui étoit d'une riche famille de Thebes. Il vit jouer le Télephe d'Euripide, et voulut dès lors embrasser la pauvreté à laquelle avoit été réduit ce malheureux prince. La fortune avoit dépouillé Télephe de toutes les superfluités de la vie; il résolut de s'en dépouiller lui-même.

On peut croire qu'un orgueil opiniâtre lui fit soutenir toute sa vie un parti qu'il avoit pris dans un moment d'enthousiasme. Il devint le plus zélé disciple de Diogene. Il convertit en argent la plus grande partie de sa fortune, et distribua cette somme à ses concitoyens ; il leur donna en commun celles de ses terres qu'il ne put vendre. Débarrassé des soins qu'entraîne la propriété, il s'écria dans sa joie :

Cratès de sa fortune a délivré Cratès.

Il crut, dès ce moment, être sorti d'esclavage, et mit sur sa tête une couronne de fleurs, comme les esclaves qui ont recouvré la liberté.

Diogene portoit en toute saison un manteau double et pesant. Cratès, visant à une perfection plus grande, portoit en été un gros manteau velu, et ne se couvroit en hiver que de simples haillons. Singulier travers de se croire sage en faisant souffrir la nature! Voilà ce qu'il appeloit de la philosophie, et ce n'étoit qu'une folie fastueuse.

Démétrius de Phalere lui envoya un jour des pains et du vin. Il refusa ce dernier présent, accompagnant son refus des reproches les plus durs. « Plût aux dieux, ajouta-t-il, « qu'on pût aussi puiser du « pain dans les fontaines! »

On l'appeloit l'ouvreur de portes, parcequ'il s'introduisoit dans toutes les maisons pour y donner des conseils. L'amour des Grecs pour la singularité l'y faisoit bien recevoir. Cependant il essuyoit de ces désagréments auxquels les cyniques étoient quelquefois exposés, et qu'avoit éprouvés Socrate lui-même. Ayant un jour irrité par ses reproches un certain joueur de cithare, nommé Nicodrome, il en fut frappé au visage assez rudement pour en porter les marques. Pour se venger, il mit sur son front un écriteau avec ces mots: « Voilà « ce qu'a fait Nicodrome. »

On a écrit qu'Alexandre,

après avoir détruit la ville de Thebes, lui fit proposer de la rétablir. « A quoi bon, répondit « Cratès. Est-ce pour qu'il re« vienne peut-être un jour un « autre Alexandre la détruire « encore? Ma pauvreté, mon « mépris de la gloire, voilà ma « patrie. La fortune ni les con« quérants ne peuvent la ren« verser ». On sent bien que cela doit être mis au rang des contes dont l'antiquité fut trop prodigue. Est-il vraisemblable qu'Alexandre, pour honorer un fou qui se croyoit philosophe, eût voulu faire les frais du rétablissement d'une grande ville ?

Cratès avoit beaucoup d'es-

prit, et ne manquoit pas de talent pour la poésie ou du moins pour la versification : mais il étoit laid et bossu, et avoit les jambes de travers. Avec ces désagréments naturels, augmentés par la négligence et la mal-propreté cyniques, il plut à une jeune fille nommée Hipparchie. Elle étoit d'une famille honnête de Maronée, ville de Thrace, avoit de l'esprit, et ne manquoit pas de beauté. Des jeunes gens des familles les plus distinguées de sa patrie la rechercherent; mais elle n'avoit des yeux et un cœur que pour Cratès. Ses parents voulurent s'opposer à cette inclination bizarre : elle menaça de se tuer.

Ils eurent recours à Cratès lui-même pour la ramener à la raison. Cratès employa les conseils, et les conseils furent inutiles. Il étala devant elle les ustensiles de sa misere, son bâton, sa besace; il lui montra toute sa difformité. « Voilà, « dit-il, l'aimable époux que « tu desires, et voilà sa for- « tune. Fais tes réflexions. Pour « être ma femme, il faut parta- « ger ma maniere de vivre; car « je n'en veux pas changer ». Elle voulut la partager, suivit Cratès, et prit le manteau et le bâton cyniques.

L'antiquité avoit de Cratès un recueil de lettres dans lequel on retrouvoit souvent le

style de Platon. Celles qui nous restent sous le nom de ce philosophe sont supposées.

On lui demandoit ce qu'il avoit gagné à la philosophie. — « De vivre sans soins ». C'étoit une assez belle récompense de tous ses sacrifices.

Il disoit qu'un philosophe n'a besoin de rien. Cependant il étoit échappé à Diogene son maître de dire que l'être le plus malheureux étoit le vieillard dans l'indigence.

« Vivre avec des flatteurs,
« c'est ressembler à des agneaux
« abandonnés au milieu des
« loups. »

Voici comment il faisoit le compte de ces hommes mépri-

sables qui craignent la plus foible dépense pour des choses honnêtes, et sont prodigues pour le vice : au cuisinier, dix mines (neuf cents livres); au médecin, une drachme (dix-huit sous): au flatteur, dix talents (cinquante - quatre mille livres); à un homme de bon conseil, de la fumée; à la courtisane, un talent (cinq mille quatre cents livres); au philosophe, trois oboles (neuf sous.)

DÉMÉTRIU

DE PHALERE.

Démétrius de Phalere, p
losophe péripatéticien, fut d
ciple de Théophraste. Son é
quence lui donna un tel asc
dant sur le peuple d'Athen
qu'il fut chargé pendant
ans du gouvernement de la
publique. Les Athéniens,
reconnoissance de ses vert
éleverent trois cents soixa
statues en son honneur. Cep
dant, après tant de faveur
fut condamné à mort, ses s
tues furent renversées, v

dues, jetées en fonte; il n'en resta qu'une seule dans la citadelle. Il ne faut pas ici accuser ce peuple d'inconstance: si les Athéniens sacrifierent le sage qu'ils avoient aimé, c'est qu'eux-mêmes alors se trouvoient sous le joug d'un autre Démétrius, qui n'étoit pas un philosophe, mais un conquérant. C'étoit ce fameux roi de Macédoine qui eut le surnom de Poliorcete ou preneur de villes.

Démétrius de Phalere trouva un asyle en Égypte dans la ville d'Alexandrie. On a prétendu que ce fut lui qui, sous la protection de Ptolémée Philadelphe, fonda la fameuse bibliotheque de cette ville qu'il

enrichit de deux mille volu
et qu'il engagea ce prin
ſaire traduire en grec les li
sacrés des Hébreux.

Quand il apprit que les A
niens détruisoient ses stat
« Ils ne peuvent détruire,
« il, les vertus qui me les avo
« méritées ». Ce mot est
gueilleux ; mais cet orgu
condamnable dans la pros
té, est pardonnable dan
malheur.

« Plutus, disoit-il, est a
« gle; mais la Fortune qu
« conduit ne l'est pas moi

« L'éloquence a dans le
« vernement autant de f
« que le ſer dans les combat

« Les jeunes gens, dans

« térieur des familles, doivent « respecter leurs parents ; au « dehors, tout le monde ; dans « la solitude, eux-mêmes. »

« Dans la prospérité, les vrais « amis se rendent volontiers à « l'invitation de leurs amis ; mais « dans l'infortune, ils accou- « rent auprès d'eux sans avoir « besoin d'être invités. »

BION.

Bion, né dans la Scythie, sur les bords du Borysthene, changea souvent d'école de philosophie. Il mérite peut-être moins d'être regardé lui-même comme un véritable philosophe, que comme un bel-esprit aigre et mordant.

On lui demandoit quel étoit l'homme qui se tourmente le plus. — « C'est, répondit-il, « celui qui a la prétention de « trouver le bonheur dans une « haute fortune. »

Il appeloit la vieillesse le port de tous les maux.

STILPON.

ILPON de Mégare, par son
quence, son érudition, et
habileté dans la politique,
ra les disciples en foule au-
r de lui. Peu s'en fallut que
Grece entiere ne se trouvât
a secte qui, de son nom, fut
elée Mégarienne. Il enleva
plus célebres philosophes
son temps leurs plus céle-
es disciples. Sa réputation fut
grande à Athenes, que les
vriers sortoient de leurs bou-
ues pour avoir le plaisir de
considérer. « Stilpon, lui dit
n de ses amis, voilà des gens

Il disoit encore : « Les av
« ont soin de l'argent con
« s'il étoit à eux, et en
« aussi peu d'usage que s'il
« leur appartenoit pas. »

C'est encore lui qui d
que la prudence est aux au
vertus ce que la vue est aux
tres sens.

Il ne vouloit pas qu'on
de mal de la vieillesse, puis
tout le monde a envie d'y p
venir.

Il rencontra un jour un
vieux qui avoit un air de
tesse. « Est-ce qu'il t'est ar
« quelque malheur, lui den
« da-t-il, ou quelque bonh
« à d'autres ? »

On le consultoit sur le

riage. « Si vous prenez une « femme laide, répondit-il, elle « vous sera désagréable; si vous « prenez une belle femme, elle « ne sera point à vous. »

Il disoit qu'il valoit mieux donner sa moisson que prendre celle d'autrui.

Il étoit à Rhodes; des Athéniens y donnoient des leçons de rhétorique, et il en donnoit de philosophie. Quelqu'un vouloit qu'il enseignât aussi la rhétorique.« Quoi! répondit-il, « j'ai apporté du froment, et « tu veux que je ne vende que « de l'orge! »

« Conservez, disoit-il, vos « amis tels qu'ils sont, pour ne

« pas paroître avoir fait
« mauvais choix, ou être
« constants après en avoir
« de bons. »

STILPON.

Stilpon de Mégare, par son éloquence, son érudition, et son habileté dans la politique, attira les disciples en foule autour de lui. Peu s'en fallut que la Grece entiere ne se trouvât de la secte qui, de son nom, fut appelée Mégarienne. Il enleva aux plus célebres philosophes de son temps leurs plus célebres disciples. Sa réputation fut si grande à Athenes, que les ouvriers sortoient de leurs boutiques pour avoir le plaisir de le considérer. « Stilpon, lui dit « un de ses amis, voilà des gens

« qui te regardent comme un « animal curieux». — « Non pas « comme un animal, répondit- « il, mais comme un homme « véritable. »

Sa fille eut une fort mauvaise conduite. « Elle te déshonore, « lui dit quelqu'un ». — « Pas « plus que je ne l'honore, ré- « pondit-il. »

« Crois-tu, lui dit un jour « Cratès, que les dieux pren- « nent plaisir à nos prosterne- « ments et à nos prieres »? — « Voilà une question, repartit le « philosophe, que tu devrois « me faire en secret, et non pas « en pleine rue. »

Quand Démétrius, fils d'Antigone, eut pris Mégare, il vou-

lut que la maison de Stilpon fût respectée, et il fit demander au philosophe un état de ce qu'il avoit perdu. « Moi, je n'ai rien « perdu de ce qui m'apparte- « noit; ce que je savois je le « sais encore, et c'est là tout « ce que l'homme possede en « propre. »

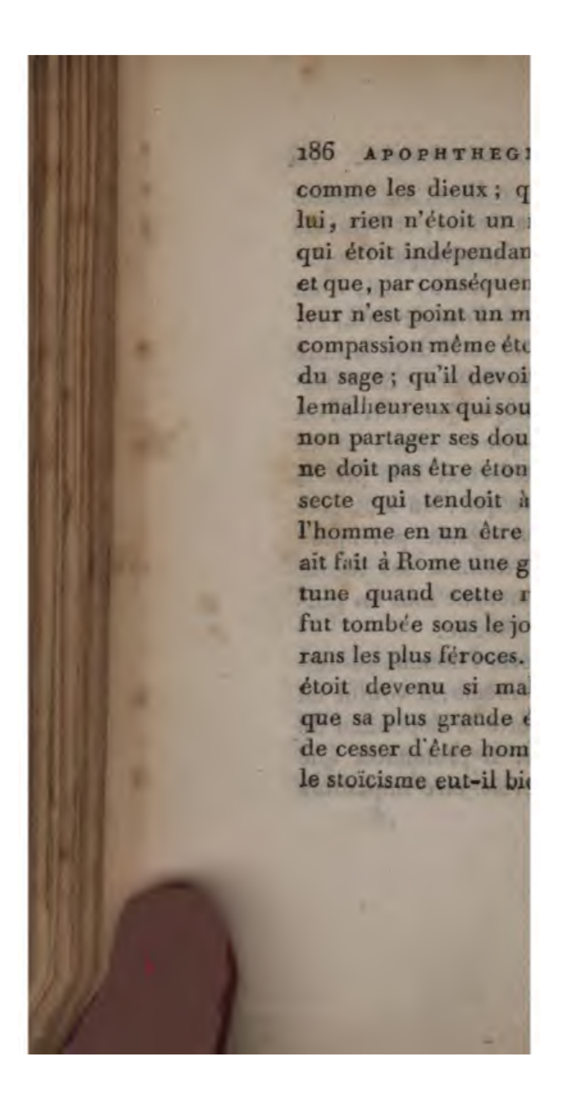
ZÉNON

DE CITIUM.

Zénon de Citium, petite vil de l'île de Cypre, faisoit le con merce maritime. Il apportc à Athenes un chargement c pourpre de Phénicie, lorsqu fit naufrage au Pirée. Avec sc bâtiment, il perdit toute sa fo tune Il voulut se consoler p la lecture. Les Mémoires c Xénophon sur Socrate lui ir spirerent le goût de la philos phie. Il demanda au libraire c l'on trouvoit des hommes te que ceux dont il est fait mer

tion dans ce livre. Le libraire lui montra Cratès ; et Zénon le suivit. Il n'adopta pas l'impudence du cynisme, mais il en prit en partie l'exagération ; et, quoiqu'il ait suivi dans la suite les écoles de Stilpon, de Xénocrate, et de quelques autres, on peut dire que la sienne fut un cynisme réformé. Elle prit le nom de stoïque, du mot grec STOA, qui signifie portique, parcequ'il donnoit ses leçons en se promenant sous les portiques du Pœcile.

Pour élever l'homme au-dessus de lui-même, il voulut en quelque sorte le dépouiller de l'humanité. Il prétendoit que le sage devoit être impassible



comme les dieux ; q
lui, rien n'étoit un
qui étoit indépendan
et que, par conséquen
leur n'est point un m
compassion même ét
du sage ; qu'il devoi
le malheureux qui sou
non partager ses dou
ne doit pas être éton
secte qui tendoit à
l'homme en un être
ait fait à Rome une g
tune quand cette r
fut tombée sous le jo
rans les plus féroces.
étoit devenu si ma
que sa plus grande
de cesser d'être hom
le stoïcisme eut-il bi

sectateurs dans Rome ensanglantée par les fureurs de ses tyrans qu'il n'en avoit jamais eu dans la Grece.

On pense bien qu'une secte qui avoit l'orgueil de s'élever au-dessus de l'humanité devoit être fort austere, et qu'elle s'étudioit à restreindre les besoins de l'homme pour augmenter son indépendance. Aussi Philémon, célebre auteur comique, disoit-il de Zénon : « Il apprend à « mourir de faim, et il trouve « des disciples. »

Zénon assuroit que la plus heureuse de ses navigations étoit celle où il avoit fait naufrage ; ajoutant qu'il n'avoit pas à se plaindre de la fortune, puis-

qu'un ami. « Un autre soi
« me », répondit-il.

Il sentit que, dans une
pagnie, quelqu'un avoi
odeurs. « Quel est donc
« qui sent ici la femme »
manda-t-il.

Un jeune homme diso
sottises. « Sache, lui dit-il
« nous avons une seule b
« et deux oreilles, pour éc
« plus que nous ne parlo

Il disoit que ces gens qu
lent avec tant de polite
d'élégance ressembloien
monnoies d'Alexandrie, qu
sent à l'œil sans en être
leures; et que les homm
cherchoient moins à brille
dire des choses utiles re

bloient aux tétradrachmes d'Athenes (1), dont l'empreinte est grossiere, mais qui sont de bon poids.

Il disoit que, dans bien des choses, la sagesse manquoit à la plupart des philosophes; mais que sur-tout ils étoient fort malhabiles dans les choses les plus ordinaires.

Il faisoit un jour punir son esclave, surpris en commettant un vol. « Mon destin étoit de « voler, crioit l'esclave ». — « Et « d'être battu », reprit le maître.

Des ambassadeurs de Ptolémée se trouvoient avec lui à un

(1) La tétradrachme valoit 3 liv. 12 s. de notre monnoie.

repas où il garda le silenc
« Que dirons-nous de toi a
« roi ? lui demanderent-ils ». —
« Que vous avez vu à Athene
« un vieillard qui savoit se tair
« à table. »

FIN.



